

L'ACTION UNIVERSITAIRE

SOMMAIRE

Thomisme et expérience	<i>Julien Peghaire, C.S.Sp.</i>	1
Actualité de Garneau	<i>Guy Frégault</i>	8
Notre Faculté des Lettres	<i>Chanoine A. Sideleau</i>	16
Pourquoi des romans ?	<i>Rex Desmarchais</i>	21
L'avenir des Balkans et la Bulgarie	<i>André Lioran</i>	29
En marge de	<i>Guy Sauvage</i>	32
La Vie Intellectuelle :		
Les perles de la couronne	<i>Roger Dubamel</i>	37
Les livres	<i>Jean-Pierre Houle</i>	40
Échos et Nouvelles		42

Association Générale des Diplômés de l'Université de Montréal

COMITÉ EXÉCUTIF :

M. Jules Labarre, président ;
M. Gérard Parizeau, 1er vice-président ;
M. Lucien Piché, secrétaire ;
M. Henri Gaudefroy, trésorier ;
M. René Guénette, président du comité de publication ;
Dr Stephen Langevin, ancien président ;
Dr Louis-Charles Simard, président sortant de charge.

CONSEIL GÉNÉRAL :

Les membres du comité exécutif et les délégués suivants :

Agronomie : M. Henri C. Bois et M. Gustave Toupin ;
Chirurgie dentaire : Dr Alphonse Plessis-Belair et Dr Adolphe L'Archevêque ;
Droit : Me André Montpetit et Me Émile Massicotte ;
H.E.C. : M. Jean Nolin et M. Roland Philie ;

Lettres : M. Jean Vallerand et M. Jean Houpert ;
Médecine : Dr Oscar Mercier et Dr J.-A. Vidal ;
Médecine vétérinaire : Dr Paul Villeneuve et Dr G.-T. Labelle ;
Optométrie : M. Léopold Gervais et M. Charlemagne Bourcier ;
Pharmacie : M. Rodolphe Dagenais et M. Léopold Bergeron ;
Philosophie : M. Damien Jasmin et M. l'abbé J.-Bernard Gingras ;
Polytechnique : M. Léon Duchastel et M. Roland Bureau ;
Sciences : M. Gustave Prévost et M. Roger Lamontagne ;
Sciences sociales : Mlle Rolande Provencher et M. Paul-Galt Michaud ;
Théologie : M. l'abbé Maurice Gagnon ; M. l'abbé Irénée Lussier ;
Le président de l'Association générale des étudiants ;
Trésorier honoraire : l'honorable Henri Groulx ;
Vérificateur honoraire : M. Jean Valiquette (H.E.C.).

COMITÉ DE PUBLICATION :

M. René Guénette, président ; MM. Roger Beaulieu, Rex Desmarchais, Raymond DesRosiers, Roger Duhamel, Alfred Labelle, Léon Lortie, Jean Nolin, Fernand Seguin, M. l'abbé J.-Bernard Gingras.

COMITÉ DES RECHERCHES :

Dr Louis-Charles Simard, président ; Mgr Olivier Maurault, MM. Louis Bourgoïn, Jean Bruchési, Louis Casaubon, Gérard Parizeau, Dr Georges Préfontaine, MM. Paul Riou, Jacques Rousseau, Jules Labarre, secrétaire.

COMITÉ DU FONDS DES ANCIENS :

M. A.-S. McNichols, président, Sénateur Élie Beaugard, Juge Séverin Létourneau, Docteurs Stéphen Langevin, Louis-Charles Simard, Ernest Charron, MM. J.-Édouard Labelle, Oswald Mayrand, Alphonse Raymond, M. J.-A.-M. Charbonneau, Me Émery Beaulieu, M. Étienne Crevier, secrétaire ; Gérard Parizeau, trésorier.

L'Action Universitaire est l'organe de l'Association générale des Diplômés de l'Université de Montréal.

Les articles publiés dans *L'Action Universitaire* n'engagent que la responsabilité de leurs signataires.

Rédacteur en chef : JEAN-PIERRE HOULE

Rédaction et administration ; Service de la publicité :

Raymond DesRosiers, 2900, boulevard du Mont-Royal, Tél. AT. 9451

Impression et expédition : Imprimerie St-Joseph, Montréal, P.Q.

Abonnement : \$1.00 au Canada et à l'étranger. *L'Action Universitaire* paraît chaque mois, sauf juillet et août.

MM. LES PROFESSIONNELS . . .

Nous sommes toujours à votre service, puisque déjà nous développons de nouvelles méthodes modernes de vente et de service pour l'après-guerre. Mais nous tenons à vous rappeler que, même si la guerre a temporairement paralysé notre service des ventes, celui des réparations occupe encore tout un étage de notre édifice ; il est d'abord réservé pour nos vieux clients. Notre personnel expert est donc à votre disposition pour le débossage, l'élimination complète de la rouille, l'application de la couleur, suivie du séchage au four électrique, et la mise au point du moteur.

JARRY AUTOMOBILE, LIMITÉE

4382-86, rue Saint-Denis

PLateau 8221

LA BONNE
Ménagère
SAIT QUE
LES
**BISCUITS
DAVID**
COMPLÈTENT LE
REPAS FAMILIAL



**LES BISCUITS
DAVID SONT
TOUJOURS
FRAIS,
CROUSTILLANTS
ET SAVOUREUX!**

Si votre épicier ne les a pas,
envoyez son adresse à

DAVID & FRÈRE

LIMITÉE
1930, rue Champlain, Montréal

Pour votre

LABORATOIRE

APPAREILS

VERRERIE

REACTIFS

Adressez-vous à

CANADIAN LABORATORY SUPPLIES, LIMITED

403 ouest, St-Paul,
Montréal, Québec



*Songez-vous
à organiser*

UN BAL,
UN BRIDGE,
UN BANQUET,
ou, tout simplement
UN DEJEUNER
D'AFFAIRES ?

Adressez-vous à l'HOTEL WINDSOR,
et vous y trouverez non seulement un ser-
vice courtois et une cuisine variée, mais
aussi des salons particuliers qui comptent
parmi les mieux aménagés et les plus
agréables de la ville.

Pour plus amples renseignements, télé-
phonez à la Direction de

L'HÔTEL
Windsor

PLateau 7181

Avec les hommages de

Poudre de beauté

« AIR SPUN »

Fards et rouges à lèvres

« SUB DEB »

Parfum « MUGUET »

Parfum « PARIS »

Cologne « MUGUET »

C'est automatique

Voici un moyen facile et efficace pour économiser. Demandez à votre succursale de la Banque Royale du Canada d'acheter pour vous des certificats d'épargne de guerre chaque mois, automatiquement. La banque déduit le prix d'achat de votre compte et voit à ce que les certificats vous soient livrés régulièrement chaque mois. Utilisez ce service vraiment commode.

La Banque Royale du Canada
Siège social — Montréal

J.-O. GIROUX

Optométriste-Opticien
diplômé

Membre de l'A.E.P.O.
de Paris

Assisté de Messieurs
A. Philie, J.-A. Allaire,
G. Guernon, O.O.D.

*Lunettes et verres
ophtalmiques.*

Bureaux chez

Dupuis Frères
Opticiens

MONTRÉAL

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

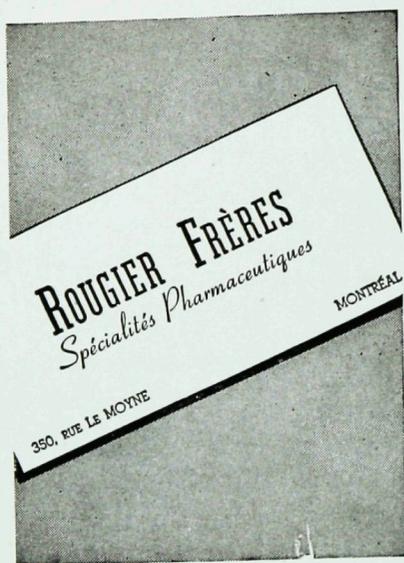


THÉOLOGIE — DROIT — MÉDECINE — PHILOSOPHIE — LETTRES —
SCIENCES — CHIRURGIE DENTAIRE — PHARMACIE — SCIENCES SOCIA-
LES, ÉCONOMIQUES ET POLITIQUES — GÉNIE CIVIL — OPTOMÉTRIE —
AGRONOMIE — MÉDECINE VÉTÉRINAIRE — COMMERCE — ENSEI-
GNEMENT MODERNE — PÉDAGOGIE — MUSIQUE — DESSIN — ART
MÉNAGER — TOURISME — ÉLOCUTION — ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR
DES GARDES-MALADES — HYGIÈNE SOCIALE APPLIQUÉE.

Pour tous renseignements, s'adresser au

SECRETARIAT GÉNÉRAL

2900, BOULEVARD DU MONT-ROYAL — MONTRÉAL



"Sa voix ne vous 'transporte'-t-elle pas?"
 "Pas autant qu'une Sweet Cap."

SWEET CAPORAL CIGARETTES

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"

LA CARAVANE HUMAINE

Le Sens de l'histoire

par le Comte J. Du Plessis

Voici une belle et grande œuvre, fruit de toute une vie de réflexion et d'étude. L'entreprendre fut une audace, la réaliser, un coup de maître. M. Du Plessis déroule sous nos yeux l'immense cortège de la caravane humaine, en analyse l'ordre de marche, les forces et les mouvements, l'itinéraire et les étapes, depuis Eden et Babel, jusqu'à l'essor de la civilisation moderne. Le tout s'achève sur les perspectives de l'avenir immédiat et surtout lointain. Cette belle synthèse est digne de retenir l'attention de quiconque est capable de penser.

Fort volume in-8 de 404 pages. Prix \$1.75

Librairie GRANGER FRÈRES Limitée

54 ouest, rue Notre-Dame, MONTRÉAL

LAncaster 2171

Examen de la vue

Verres correcteurs

LORENZO FAVREAU, o.o.d.

et ses assistants

Optométristes — Opticiens licenciés — Bacheliers en optométrie



Bureau du centre :
 265 est, rue Ste-Catherine
 Tél. : LA. 6703

Bureau du nord :
 6890, rue Saint-Hubert
 Tél. : CA. 9344

THOMISME ET EXPÉRIENCE

JULIEN PEGHAIRE, C.S.Sp.

*Professeur de philosophie au Collège Stanislas
et à la Faculté de Philosophie.*

Il n'y a pas, je crois, de reproche plus fréquemment lancé contre la philosophie scolastique que celui d'être un assemblage d'abstractions pures, de théories, solidement liées par une logique impeccable peut-être, mais sans rapport avec la réalité de notre univers matériel ; bref, de faire fi totalement de l'expérience, seule source de vérité et de science.

D'autre part, on rencontre parfois des scolastiques qui semblent se complaire dans cet abstractionnisme ; qui, dans leurs exposés doctrinaux comme dans leur examen des positions modernes, donnent l'impression de voir précisément dans cet abstractionnisme un caractère essentiel de toute authentique philosophie médiévale. Si bien qu'on en arrive à cette situation, au moins curieuse, que ce qui, aux yeux des penseurs de formation post-cartésienne, constitue la tare la plus regrettable de la Scolastique est, pour ces penseurs de formation médiévale, la preuve la plus irréfragable et de leur fidélité à saint Thomas, leur Maître, et de leur valeur d'authentiques philosophes.

Qui est-ce qui a raison ? Il est important d'en avoir le cœur net. Car, au fond, ce qui est ici en jeu, c'est la nature de la philosophie tout court.

Je ne saurais prétendre, dans les trop brèves pages qui me sont accordées, traiter ce problème comme il le mériterait.

Cependant quelques coups de sonde aux centres vitaux de l'enseignement thomiste nous permettront, je pense, de préciser dans quelle mesure et de quelle manière saint Thomas et ses plus fidèles disciples s'appuient sur l'expérience, tant externe qu'interne, entendue au sens de « constatations accessibles à la perception ou à la conscience ». La gloire du Docteur Angélique n'a rien à craindre d'une semblable recherche ; au contraire ce sera une occasion, en ce mois de mars où les Universités Catholiques célèbrent leur céleste Patron, de l'imposer aux esprits qui le méconnaissent ou l'ignorent.

— I —

La pièce principale du système thomiste, c'est, tout le monde en convient, la théorie de l'acte et de la puissance. Cosmologie, psychologie, théologie naturelle, ontologie, morale même et logique sont remplies d'applications de cette théorie fondamentale. Or qu'est-elle ? Purement et simplement une extrapolation d'une autre théorie, « physique », elle, la théorie de la matière et de la forme, étendue à l'universalité des êtres et de l'être.

Théorie « physique », ai-je dit, non au sens moderne du mot, mais au sens aristotélicien. Elle est donc une explication philosophique du cosmos tel qu'il tombe sous l'expérience. Or ce que donne tout d'abord

l'expérience, c'est le fait du mouvement, du changement. Qu'est-ce que le changement ; quelle est son origine, quel est son processus, son aboutissant ?

Saint Thomas, pas plus qu'Aristote lui-même, ne pouvait répondre sans faire appel à l'expérience. Ils ont donc observé ce qui se passait autour d'eux. Ils ont constaté des changements superficiels, n'atteignant pas la nature profonde de l'être changeant : Cléon qui n'était pas musicien le devient, une masse d'airain informe prend la forme d'Hercule. Ils ont aussi constaté des changements plus profonds, qui, d'après la science de leur temps, atteignent la nature et la modifient : des corps liquides deviennent vapeurs. Ce sont ces constatations qu'ils analysent ; c'est sur ces données qu'ils raisonnent. Le résultat, c'est la nécessité nettement vue que tout corps soumis au changement est constitué d'un élément commun et potentiel, la matière première, d'un élément propre et actuel, la forme. L'hylémorphisme était découvert.

Évidemment des constatations aussi simples ne pouvaient suffire à des esprits modernes. C'est pourquoi les thomistes de nos jours, restant fidèles au principe même de l'analyse et du raisonnement de leur Maître, demandent aux sciences contemporaines des cas de changements véritablement substantiels.

À première vue, ils ont cru les trouver dans les combinaisons chimiques. Mais dans quelle mesure l'acide nitreux (NO^2H) par exemple est-il substantiellement et spécifiquement différent de l'azote, de l'hydrogène et de l'oxygène qui le composent ? Il est bien difficile de le dire, surtout si l'on tient compte de la récente théorie atomique. Aussi, pour ces raisons expérimentales, ont-ils renoncé à s'appuyer sur les combinaisons chimiques ordinaires.

Mais il est un cas privilégié, qui, lui, présente sans aucun doute possible un

changement substantiel : c'est le cas du vivant. Le vivant se nourrit, c'est-à-dire absorbe des aliments qui, eux, ne sont pas vivants. Il se les assimile, c'est-à-dire, il les transforme en lui-même, donc en vivant : nous avons donc un passage incontestable d'un état de non-vivant à l'état de vivant. De même le vivant qui meurt réalise le passage contraire ; ses éléments passent de l'état de vivant à l'état de non-vivant. L'expérience — et une expérience des milliards de fois répétée à tous les échelons de la vie — fournit donc aux thomistes un cas de changement qui a toutes les chances d'atteindre ce qu'il y a de plus intime dans la nature de l'être soumis au changement.

Encore faut-il que cela soit absolument hors de doute. Ainsi ont-ils été conduits à poser le problème de la distinction spécifique et substantielle entre vivant et non-vivant. Et cela était nécessaire, car il ne manque pas de savants et de philosophes pour qui « les phénomènes qui s'accomplissent dans le protoplasme se réduisent TOUS à des phénomènes physico-chimiques ».

La réponse, les thomistes l'ont cherchée dans les constatations de la biologie, de la minéralogie, et de la chimie. La biologie leur montre le vivant produit de l'évolution d'une cellule, qui en vertu de forces intérieures se multiplie, s'organise en fœtus de type déterminé, se développe en embryon lequel, se détachant au moment opportun du sein maternel, parcourt, toujours sous la poussée de ces forces internes, les étapes du cycle vital, enfance, jeunesse, âge mûr, vieillesse et mort. La minéralogie et la chimie montrent au contraire les molécules non-vivantes figées dans un immobilisme absolu depuis le début jusqu'à la fin de leur existence.

La biologie observe que le phénomène de croissance ou de réparation de l'être vivant se produit par assimilation et intussusception : le vivant croît *ab interno*.

La chimie minérale et la crystallographie constatent des corps qui semblent s'accroître et se réparer. Elles constatent en même temps que ce n'est pas par intussusception et assimilation, mais par simple juxtaposition externe de nouveaux cristaux ou de nouvelles molécules : le non-vivant croît *ab externo*.

La biologie montre le vivant tirant son origine d'un autre vivant par génération proprement dite. La chimie, la minéralogie ne peuvent que constater l'absence totale de génération parmi les non-vivants. Ils ne font pas de petits, disait Vialleton.

En possession de ces données expérimentales puisées aux meilleures sources scientifiques et dont je n'ai fait que rappeler les principales, le thomiste contemporain va travailler en philosophe, se servant des principes et analyses déjà mises en œuvre par saint Thomas. Il parviendra à admettre, sur le terrain philosophique, d'abord une distinction d'espèce et de nature entre vivant et non-vivant ; ensuite un changement substantiel absolument authentique dans toute assimilation nutritive et dans toute mort ; enfin la nécessité de la composition hylémorphique, non seulement du vivant qui assimile, mais aussi du non-vivant qui est assimilé. Et, comme à peu près tous les corps de notre univers peuvent entrer dans une de ces deux catégories, il finira par conclure à la composition hylémorphique de n'importe quel corps.

Qu'on le remarque avec soin. On pourra, si l'on veut critiquer la valeur des raisonnements et des analyses, rejeter la vérité de la conclusion hylémorphique ; mais on ne pourra pas refuser à cette théorie une base authentiquement expérimentale. Et, comme le thomiste contemporain travaille sur les données de la science de notre époque, exactement comme saint Thomas travaillait sur celle de son siècle, on ne pourra pas davantage refuser au tho-

misme tout court, de quelque époque qu'il soit, d'avoir toujours eu le souci du réel et de l'expérience.

Puisque la théorie hylémorphique s'appuie sur le réel expérimental ; puisque la théorie de l'acte et de la puissance s'appuie sur l'hylémorphisme ; puisque tout le système thomiste s'appuie sur l'acte et la puissance, il reste que, bon gré mal gré, l'on doit dire du thomisme ce que Vacherot, dans *Nouveau Spiritualisme*, disait de la philosophie aristotélicienne : « C'est surtout l'école d'Aristote qui est une école de science et de philosophie positive... Rien de moins spéculatif que sa philosophie, si l'on entend par ce mot toute conception a priori... Toute la doctrine d'Aristote repose sur une formule qui n'est que l'expression la plus abstraite et la plus haute de l'expérience : puissance et acte, ces deux mots qui résument toute sa pensée et expliquent toute chose. »

— II —

Le caractère expérimental du thomisme se manifeste, non seulement dans la thèse centrale de l'acte et de la puissance, mais aussi dans des doctrines particulières. Quelques exemples le montreront.

La psychologie des sens internes est frappante à cet égard. Tout le moyen âge a placé dans le cerveau l'organe de ces sens. Mais des penseurs comme Albert le Grand, saint Thomas, Alexandre de Halès ne pouvaient se contenter de ce vague renseignement. Ils ont donc dû s'adresser aux médecins arabes et juifs, représentants de la science biologique, telle qu'on la connaissait de leur temps. C'est à eux qu'ils ont emprunté cette théorie des localisations cérébrales, avant la lettre, que l'on trouve dans la *Somme Théologique* ou autres travaux semblables. Le cerveau serait divisé en trois compartiments, cellules, ventricules ou cavités, antérieur, mé-

dian et postérieur. D'après Avicenne, chacun à son tour aurait trois subdivisions. Dans la cellule antérieure serait le centre du *sensus communis* ou conscience sensible ainsi que de la faculté imaginative ; dans la cellule médiane, celui de la *phantasia*, de la cogitative et de l'extimative ; enfin dans la cellule postérieure, celui de la mémoire et de la faculté de réminiscence. De ces différents centres partent les nerfs qui, se ramifiant à l'infini dans le reste du corps, vont commander les organes des sens périphériques. Cette distribution est basée, affirme Alexandre de Halès, sur les répercussions observées dans l'opération de ces sens internes et provoquées par une lésion de telle ou telle partie du cerveau.

S'agit-il de décider si ces sens sont réellement distincts ou s'ils doivent se ramener à un seul ? C'est à des données expérimentales que saint Thomas recourt. Pour sauvegarder sa vie, lit-on dans la Somme de Théologie (I, q. 78, a. 4), l'animal a besoin de connaître des objets absents aussi bien que des objets présents. Il lui faut donc non seulement recevoir dans ses organes sensoriels les impressions de ces derniers, mais surtout conserver leurs images, une fois qu'ils ont disparu. D'autre part l'on sait que « l'humide », s'il se laisse impressionner facilement, ne garde pas longtemps cette impression. Le « sec » au contraire est dur à recevoir l'empreinte des choses, mais celle-ci, une fois réalisée, se conservera bien longtemps. Appliquons cette donnée de la physique à nos sens internes : l'imagination ne fait que recevoir les sensations, elle aura donc une base corporelle où prédominera « l'humide ». La mémoire au contraire doit conserver les sensations externes ; dans la composition physique de sa base, ce sera le « sec » qui devra dominer. Nous avons un organe différent ainsi qu'une opération différente, il faut

donc que soient différentes les facultés correspondantes : l'imagination et la mémoire sont irréductibles entre elles.

Ce n'est pas seulement par un appel aux « savants » que saint Thomas marque son souci du réel sensible, c'est aussi par des observations personnelles. Qu'on lise sa description de ce que Darwin devait appeler, bien des siècles après lui, l'expression physiologique de la peur. Dans la peur, écrit-il dans la Somme de Théologie encore (I-II, q. 44), il se fait comme une sorte de retrait de la chaleur vitale de l'extérieur vers l'intérieur, aussi les parties superficielles du corps deviennent-elles froides. Ramenée à l'intérieur, cette chaleur se développe surtout dans les organes de la vie de nutrition, d'où soit ardente, parfois relâchement des intestins, émission d'urine et même de semence. Toujours pour la même raison le cœur perd sa chaleur, d'où spasmes de cet organe, tremblements des membres qui sont reliés au cœur. Ainsi s'explique le tremblement de la voix, l'artère vocale étant proche du cœur ; le tremblement de la lèvre et de la mâchoire inférieure et le claquement des dents. De là encore le tremblement des bras et des mains qui peut être causé également par l'extrême mobilité de ces membres, ce qui expliquerait aussi le tremblement des genoux. Ajoutons que, toujours à cause de cette diminution de chaleur vitale, la peur inhibe l'action extérieure et parfois même l'opération intérieure. Que l'on rapproche cette description de celles proposées par Darwin, Lange ou Ribot, et l'on verra que saint Thomas ne manquait ni du don d'observation, ni de ce besoin — marque de l'esprit scientifique véritable — de rattacher ces manifestations périphériques à des phénomènes physiologiques plus profonds.

Évidemment — je suis tout le premier à le reconnaître — ces données de la science médiévale nous apparaissent, au

XXe siècle, enfantines. Qu'on les laisse tomber. On ne pourra cependant pas nier, chez les Grands Maîtres du XIIIe siècle, le principe même qui anime et doit animer toute vraie philosophie, le culte de la donnée positive et expérimentale comme base et point de départ de la spéculation métaphysique. Sur ce point-là, les thomistes contemporains n'ont qu'à garder leur héritage traditionnel. Ils n'ont qu'à suivre saint Thomas et en vertu même de la poussée de sa méthode, ils se trouveront à l'unisson des penseurs modernes les plus soucieux du réel.

— III —

La psychologie de l'intelligence est, elle aussi, basée entièrement sur l'expérience. C'est l'expérience qui donne l'existence des concepts abstraits et généraux, des jugements, des raisonnements, de leurs diverses combinaisons, hiérarchisations et systématisations. C'est le besoin d'expliquer tout cela qui pousse l'homme à bâtir des théories idéogéniques. De toutes ces théories, celle de saint Thomas s'avère la plus scrupuleusement soumise au réel.

C'est un fait que nous n'avons d'idées que tirées des données de l'expérience sensible : l'innéisme n'a jamais réussi à se prouver lui-même. C'est un fait que l'objet connu par les sens exerce une influence réelle sur l'idée ou concept correspondant dans notre intelligence. C'est un fait que cette influence réelle ne pourrait s'expliquer que par quelque chose de réel qui passe de l'objet sensible connu dans l'intelligence. Le thomisme accepte ces faits que rationalisme et idéalisme rejettent.

C'est un fait encore que le concept ou idée abstraite et générale n'est autre que l'objet corporel débarrassé, par une opération de l'intelligence, de ses notes individualantes, donc dématérialisé, donc exis-

tant en quelque sorte indépendamment de la matière, c'est-à-dire spiritualisé. C'est un fait qu'en partant sans doute d'objets connus par les sens, nous parvenons à en connaître d'autres hors de leur portée, comme la vertu, le nombre 3.1416, Dieu etc... C'est un fait enfin que, tandis que devant son propre objet trop fortement présenté, le sens se détériore et devient pendant quelques instants incapable de fonctionner, l'intelligence au contraire, devant les vérités les plus sublimes, se fortifie et jouit davantage. Le thomisme accepte ces faits ; l'empirisme se refuse à les voir ou du moins à leur donner leur pleine valeur.

De cette double série de faits, le thomisme tire les conclusions suivantes. D'abord, l'intelligence et donc l'âme humaine dont émane cette intelligence sont vraiment immatérielles. Et cela en vertu du principe : telle opération, telle nature dans l'agent (*operari sequitur esse*), qui résume des milliards d'expériences de toutes sortes et sur tous les terrains. Ensuite cette immatérialité est restreinte, si je puis dire, par cette nécessité que constate l'expérience de prendre l'objet de l'intelligence dans le monde corporel, par l'intermédiaire de notre corps et de nos sens. Cette double conclusion, le thomisme l'exprime dans cette formule technique : l'intelligence est intrinsèquement indépendante de la matière, mais non extrinsèquement. Formule qui, tenant compte de tout le réel, sépare nettement le thomisme et l'empirisme qui nie la première partie et du rationalisme qui en rejette la seconde.

Ce n'est pas tout. Si d'une part, tout concept humain vient de l'expérience sensible ; si d'autre part l'intelligence humaine est à proprement parler spirituelle, comment celle-ci pourra-t-elle être influencée par celle-là ? ou, pour parler techniquement, comment l'intelligence, puissan-

ce à connaître l'objet corporel, pourra-t-elle être actuée, c'est-à-dire perfectionnée, elle qui est spirituelle, par un objet corporel ? Devant cette formidable difficulté, l'empirisme a abandonné la spiritualité de l'intelligence et est tombé dans le matérialisme ; le rationalisme a nié le corps pour garder l'esprit, et est tombé dans l'idéalisme. Tous deux ont escamoté le problème. Le thomisme seul, par sa fidélité héroïque a tout le réel, en a trouvé la solution dans cette audacieuse théorie de l'intellect agent et des espèces intelligibles, résultat de l'application rigoureuse au problème présent du principe de causalité.

Cette fidélité l'a poussé encore plus loin. Comme nos contemporains, saint Thomas et après lui ses disciples, ont constaté la multitude des phénomènes et des états qui se succèdent dans notre conscience. Ils savent que notre Moi est le théâtre d'un incessant défilé de sensations, d'images, de souvenirs, d'émotions, de passions, d'appétits, de volitions ; comme Taine il aurait pu parler de polypiers d'images et, avec James, du courant du fleuve de la conscience. Mais mieux que les modernes, il a pris conscience de cette donnée de l'expérience interne : le Moi stable, un, toujours identique à lui-même, qui supporte et rend possible et le polypier et le fleuve. C'est cette constatation expérimentale qu'il a exprimée dans la phrase célèbre : « *Actiones sunt suppositorum* » c'est le Moi qui agit. Et si indifféremment il agit soit par des fonctions ou facultés corporelles, soit par des fonctions ou facultés spirituelles, c'est qu'il est un, substantiellement un ; c'est que le corps et l'âme, que l'expérience nous montre constituant l'homme, ne forment qu'une substance unique. Platon, Descartes, Malebranche, ne voyant dans l'homme qu'une âme servie par des organes, le mutilent. Le matérialisme, l'épiphénoménisme, le parallélisme psycho-physiologique, le be-

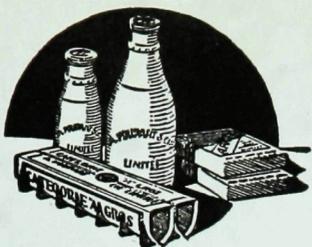
haviourisme, ne voyant que le corps et reniant l'âme, mutilent l'homme davantage encore. Seul saint Thomas reste fidèle au réel total. Audacieusement, héroïquement, car cela va l'entraîner à gauchir, en faveur de l'homme, l'hylémorphisme aristotélicien et donner comme forme substantielle à un corps une âme spirituelle ! Mais il le fallait pour sauvegarder le réel, tout le réel. C'est lui, et non la théorie qui commande.

CONCLUSION

À ces exemples nous pourrions en ajouter d'autres pris en théodicée, en morale et même en logique. À quoi bon ? Ce que nous avons dit suffit et largement à répondre à la question posée au début. Le thomisme n'est pas une philosophie à priori. Ceux qui le croient, adversaires, ou, s'il en est, partisans, ont tort.

Ce qui a pu donner le change, c'est la méthode d'exposition qui a prévalu depuis le XVI^e siècle. C'est surtout le rôle très différent que tient l'expérience dans le thomisme et dans les philosophies à mentalité plus ou moins positivistes. Celles-ci, non seulement se nourrissent de faits, mais s'en gavent, bien plus, elles s'y enferment. C'est par de nouveaux faits qu'elles veulent expliquer les premiers et tout leur idéal n'est que d'accumuler les faits, les classer, les expliquer par des lois et des théories de plus en plus générales, mais qui restent, en dépit de tout, de simples concentrés d'expériences aussi nombreuses et aussi variées que possible.

Le thomisme, lui, croit aux faits, mais il n'en a pas la hantise. Il part de l'expérience, il en analyse soigneusement les éléments, tâche d'en découvrir les exigences, d'en déterminer l'origine, mais, si, pour cela, il faut sortir, et même rapidement, de l'expérience, il n'en est pas effrayé. Au contraire, il voit dans cette nécessité la



Le lait est le type de l'aliment complet. Il contient tous les éléments propres à la réparation du corps, à son développement et à l'entretien de la chaleur vitale.

Les travailleurs de la pensée préfèrent le lait et les produits laitiers POUPART, à cause de leur saveur naturelle, de leur fraîcheur et de leur valeur nutritive.

A. POUPART & CIE
Limitée

1715, rue WOLFE FRontenac 2194



Synonyme de qualité

*En vente chez tous les bons marchands
d'articles pour hommes*

Tél. : MARquette 0421-9963

CAFÉ MARTIN, LIMITÉE

Léo Dandurand, prés.

Le plus chic restaurant français à Montréal

Sea Food Bar — Salons privés

1521, rue de la Montagne

La vie d'un peuple dépend de son éducation nationale, et le Secrétariat de la Province de Québec ne veut rien épargner pour préparer notre jeunesse au rôle prépondérant qu'elle sera appelée à jouer dans l'avenir...

ET C'EST À CETTE FIN QU'IL MET À SA DISPOSITION

- 1 École Polytechnique (Montréal)
- 1 École des Hautes Études Commerciales (Montréal)
- 2 Écoles des Beaux-Arts (Montréal et Québec)
- 1 Conservatoire de Musique (Montréal, avec succursale à Québec)
- 4 Écoles Techniques (Montréal, Québec, Trois-Rivières et Hull)
- 1 École du Meuble (Montréal)
- 1 École des Arts Graphiques (Montréal)
- 14 Écoles d'arts et Métiers (Chicoutimi, Lachine, Port-Alfred, Lauzon, Rimouski, Verdun, Maisonneuve, Thetford-les-Mines, Shawinigan, Grand'Mère, Sherbrooke, La Tuque, Sorel, Trois-Rivières)

et de nombreux centres d'initiation artisanale pour l'avantage des jeunes qui ont quitté prématurément l'école primaire.

Omer CÔTÉ, C.R.
*Secrétaire de la Province
de Québec*

HARBOUR PRODUCE CO.

•
Volailles - Gibier - Poisson
Viandes - Oeufs

132, MARCHÉ ATWATER
WIlbank 5193

BERNARDIN FRERES

COURTIERS EN ASSURANCES

Maurice BERNARDIN, Jean-Louis BERNARDIN
André BERNARDIN

Téléphone : CHerrier 3195
1285, rue Visitation Montréal

tante liane

serait heureuse de vous photographier
dans son studio, décoré et
aménagé pour les petits...

•
liane bernier,
630 burnside,
entre union et de l'université
studio de tante liane,

FIEZ-VOUS AU TEMPS *avec une montre*

Des bijoutiers

Des diamantaires

o.st Jean
LIMITÉE

Tél. : AM. 2121

1215, Ste-Catherine E.

MONTRES DE BEAUTE ET DE PRECISION,
telles que Longines, Tavannes, Bulova, Fontaine,
Cyma, Gladstone, Lady May, Lord May, etc...

Prix variant de \$11.95 à \$900.00

ÉCOUTEZ

LES ACTUALITÉS UNIVERSITAIRES

tous les mardis soirs à 10 h. 30

au poste CBF de la Société Radio-Canada

•
C'est une réalisation du Comité de Publication

marche normale, essentielle de la recherche philosophique, d'autant qu'il a pleinement conscience que ses raisonnements, aussi subtils, aussi élevés qu'on les conçoit, sont, toujours et en fin de compte, basés sur l'expérience, comme aussi la valeur de sa raison et des principes dont elle se sert. Quantitativement, si j'ose dire, c'est vrai, l'expérience tient peu de place en thomisme. Quantitativement aussi, le trajet fait par l'avion sur la piste de départ est bien court comparé au vol fait dans les airs. Qui donc osera dire cependant que ce vol serait possible sans la piste et son solide béton ? Et ce vol lui-même cesserait bientôt s'il n'était continuellement soutenu par la résistance de l'air, lequel s'appuie lui-même en définitive sur la planète elle-même. Ainsi l'expérience est

pour le thomisme une piste de départ ; l'analyse psychologique et métaphysique, le raisonnement sont la résistance de l'air ; la planète sur laquelle tout cela s'appuie continuellement, c'est encore l'expérience.

La philosophie à mentalité positiviste est comme une automobile, toujours collée au sol ; les paysages qu'elle nous fait voir sont beaux peut-être, mais étroits, morcelés, sans lien entre eux. Le thomisme est comme l'avion qui, décollant rapidement et prenant de la hauteur, nous fait voir les mêmes paysages, mais plus vastes, dans leur coordination naturelle, plus révélateurs aussi de leurs caractéristiques vraies. L'automobile, comme l'avion, voit du réel, mais l'avion en découvre beaucoup plus et le contemple bien mieux.

ACTUALITÉ DE GARNEAU

GUY FRÉGAULT

Ils sont rares, les écrivains canadiens de qui l'on peut dire qu'ils ont encore de l'actualité un siècle après avoir publié leur œuvre. C'est le cas de Garneau, et Garneau, je crois, est seul dans son cas.

Il lança le premier tome de son *Histoire du Canada* il y a cent ans, en août 1845. L'année précédente, Michel Bibaud avait fait paraître sa très loyaliste *Histoire du Canada et des Canadiens sous la domination anglaise*, volumineux pamphlet anti-patriote ; Chiniquy avait « dédié à la jeunesse canadienne » son *Manuel ou règlement de la société de tempérance* ; une bonne personne avait fait imprimer un *Choix de cantiques à l'usage de l'Église presbytérienne du Canada*. En 1845, paraissaient le *Journal d'un Exilé Politique aux Terres Australes* de Ducharme ; deux *Esquisses* de la vie de Mgr de Laval, l'une par l'abbé Brasseur de Bourbourg, solennel métèque qui se faisait passer pour comte, que les Canadiens ne pouvaient souffrir et que l'historien Ferland devait éreinter fort consciencieusement en 1854¹, l'autre par l'abbé Bois, qui travaillait assez mal et qui répétait volontiers les erreurs de ses devanciers² ; un *Petit Traité de grammaire anglaise* dû à la bonne volonté d'un nommé Charles Gosselin et, entre autres compilations édifiantes, un recueil de cantiques, d'hymnes et de motets intitulé la *Lyre sainte*. L'année suivante, 1846, les Canadiens avaient le choix entre

la *Revue de la revue du pamphlet de l'honorable René-Édouard Caron* par l'honorable René-Édouard Caron lui-même ; une *Dissertation sur les méthodes d'enseignement primaire* par un certain F.-E. Juneau, les *Règlements de la Société Saint-Vincent-de-Paul*, fondée à Québec le 12 novembre 1846 et quelques autres écrits de la même encre.

Que l'œuvre de Garneau ait surnagé à l'oubli alors que les titres que je viens de mentionner y ont sombré, c'est tout à fait normal. Le bibliophile, le collectionneur et le maniaque peuvent fort bien s'arracher ces raretés ; ils restent dans leur rôle. Mais le lecteur moyen, c'est-à-dire l'honnête amateur, ne sort pas du sien lorsqu'il hausse les épaules.

L'*Histoire du Canada* de Garneau était faite pour durer. Elle eut tout de suite, malgré des réticences compréhensibles, malgré un silence qui, à un moment donné, eut l'air bien concerté, un succès d'enthousiasme au moins auprès de la jeune génération. « Nous n'oublierons jamais, écrivait Casgrain en 1866, l'impression profonde que produisit sur nos jeunes imaginations d'étudiants, l'apparition de l'*Histoire du Canada* de M. Garneau. Ce livre était une révélation pour nous. Cette clarté lumineuse qui se levait tout à coup sur un sol vierge, et nous en découvrait les richesses et la puissante végétation, les monuments et les souvenirs, nous ra-

vissait d'étonnement autant que d'admiration. Que de fois ne nous sommes-nous pas dit, avec transport, à l'aspect des larges perspectives qui s'ouvraient devant nous : — cette terre si belle, si luxuriante, est celle que nous foulons sous nos pieds, c'est le sol de la patrie ! Avec quel noble orgueil nous écoutions les divers chants de cette brillante épopée ! Nous suivions les premiers pionniers de la civilisation dans leurs découvertes ; nous nous enfoncions hardiment avec eux dans l'épaisseur de la forêt, plantant la croix, avec le drapeau français, sur toute la ligne du Saint-Laurent et du Mississipi. Nous assistions aux faibles commencements de la colonie, aux luttes héroïques des premiers temps, aux touchantes infortunes de la race indienne, à l'agrandissement de la Nouvelle-France ; puis, après les succès enivrants, les éclatantes victoires, venaient les revers ; après Carillon, Oswego, Monongahéla, venait la défaite d'Abraham ; puis enfin le drapeau fleurdelisé, arrosé de notre sang et de nos larmes, retraversait les mers pour ne plus reparaître. »³

L'abbé Casgrain était sentimental et il célébrait dans un style fleuri les mérites de l'écrivain qui a donné les pages les plus sobres et les plus denses peut-être de toute notre littérature. Fréchette, qui avait bien quarante-quatre ans en 1883, mais qui devait toujours rester à l'âge des emballlements, écrivait ces strophes dithyrambiques :

Et toi, Garneau, salut ! Salut à ta mémoire,
Fidèle historien de toute cette gloire,
Poète enthousiaste et modeste érudit,
Au-dessus de ce cadre immense et poétique
Ainsi qu'un médaillon antique
Ton mâle profil resplendit !

Tu chantes nos exploits, nos héros, tu les comptes,
Avec quel sentiment d'orgueil tu nous racontes
Le passé de ce peuple héroïque et chrétien !
Mais parmi les grands noms exhumés par ta plume,
Il en manque un dans ton volume,
Et ce nom, Garneau, c'est le tien !

Eh ! bien, nous l'y mettrons, nous, tes humbles
[disciples !
Ton génie a tressé des couronnes multiples
Pour tous nos Marius et pour tous nos Catons :
Nous voulons, — droit sacré, dettes nationales ! —
Que ton nom vive en nos annales
Et brille sur tous nos frontons !

Enfin nous savons qu'Octave Crémazie, exilé, désabusé, ne croyant plus à l'avenir de la littérature canadienne-française, professait tout de même une grande admiration pour l'œuvre de Garneau⁴.

À quoi tenait cet étonnant succès, au milieu de notre triste XIX^e siècle ? L'explication est facile. À qui avait lu, par exemple, le roman saugrenu que Joseph Doutre avait intitulé *Les fiancés de 1812* (1844), ou encore *La fille du Brigand* d'Eugène L'Écuyer (1844) et à qui devait lire l'ennuyeux roman social de Chauveau, *Charles Guérin*, sans parler des graves essais d'Étienne Parent, dont la prétentieuse banalité est franchement intolérable, le livre de Garneau ne pouvait apparaître que comme un pur chef-d'œuvre. Un style un peu distingué, une langue élégante et correcte, une phrase claire, solide et dépouillée de fleurs de papier étaient des nouveautés extrêmement remarquables au Canada en 1845. L'intensité poétique d'un grand nombre de pages de *l'Histoire du Canada* enchantait des lecteurs à qui, du reste, les prédécesseurs du grand historien avaient appris à être peu exigeants. L'ouvrage fit mieux encore ; il suscita des continuateurs et des imitateurs : au Canada français, peut-être plus qu'ailleurs, l'imitation est la forme la plus éloquente de l'admiration.

Il y a deux hommes en Garneau ; l'un d'eux raconte des événements, tandis que l'autre raisonne, compare, définit. Le premier nous a donné de belles pages, des récits d'une grande densité dramatique, par exemple celui du massacre de Lachine, celui des premières explorations de La

Salle et le morceau le mieux réussi et le plus écrit de son *Histoire* : l'épisode de la bataille de Sainte-Foye. Cependant, pour ma part — il s'agit d'une opinion que tout le monde est libre de contredire — je préfère encore les pages sobres, limpides, concises, dans lesquelles l'écrivain tire ses conclusions, porte ses jugements, pèse et évalue les faits. Garneau était essentiellement logicien, d'une logique passionnée, sans doute, mais également vigoureuse et non dépourvue de rigueur. Ses jugements sont nets, habituellement bien motivés et toujours bien exprimés.

De plus, Garneau avait cette originalité de repenser l'histoire du Canada. Ses prédécesseurs, Perreault et Bibaud — nous ne connaissons que par ouï-dire l'œuvre de Labrie — avaient surtout fait de la chronologie. Ils avaient aligné des faits bout à bout. Leurs ouvrages n'étaient pas composés, pas situés ni organisés. Celui de Garneau sera tout différent. Notre historien a réfléchi sur les faits historiques, il les a classés, il les a assortis ; en somme, il s'est fait un plan dont il s'écartera le moins possible. Plutôt que de se limiter à l'ordre chronologique, qui a son utilité dans une monographie, mais qui disperse inutilement l'attention dans un travail de caractère synthétique, il a préféré procéder par tableaux, ainsi que le lui reprochait un jour Jacques Viger⁵, érudit et sympathique grincheux — « qualités qui souvent marchent de compagnie ». Cette méthode lui permettait d'abord de mettre en évidence les événements les plus significatifs d'une époque, ceux qu'il faut retenir et qui donnent à une période historique une couleur particulière et un sens précis. Ce procédé le mettait également à même de réunir dans une brève synthèse des éléments qui, laissés épars, manqueraient de relief et de cohésion mais qui, rassem-

blés, constituent un aspect intéressant de l'histoire. On peut citer dans cette veine un chapitre sur les nations indigènes, où l'auteur résume les points acquis à la science sur l'origine, les migrations, les mœurs, les conceptions militaires, religieuses et politiques ainsi que les idiomes des sauvages de l'Amérique du Nord et principalement du Canada ; on peut rappeler une brillante étude sur la dispersion des Hurons, une autre sur le gouvernement civil du Canada, une autre encore — celle-ci, à la vérité, prête à la critique — sur l'histoire religieuse de la Nouvelle-France ; toujours dans le même ordre d'idées, Garneau a écrit un solide résumé de l'histoire des colonies anglaises parce qu'il voyait avec raison qu'il faut articuler l'histoire du Canada à certaines réalités extérieures pour en expliquer les tendances et en faire ressortir l'originalité ; enfin, il faut rappeler son lumineux exposé de l'évolution du commerce canadien de 1608 à 1744, élégante étude que l'on peut refaire — car l'historien ne possédait pas assez de données précises — mais qui contient quand même l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur ce sujet.

Toutes les méthodes de composition ont des avantages et des inconvénients. L'ordre chronologique est apparemment plus simple et il donne l'illusion de la clarté ; d'autre part, il exige une attention plus soutenue, il ne fait pas ressortir les événements importants et il ne parvient pas, même et surtout lorsqu'il est hérissé de dates, à en souligner l'enchaînement. Quant à l'ordre logique, que Garneau a adopté, il expose parfois à des redites. Un même événement peut avoir des répercussions diverses et peut exiger d'être étudié sous plusieurs angles. Il faut alors y revenir deux fois ou plus ou, tout au moins, y faire allusion plusieurs fois.

Voilà un inconvénient réel. Mais, en définitive, ce désavantage semble léger à l'égard des possibilités qu'offre l'ordre logique.

Honnêtement écrit et bien composé, l'ouvrage de Garneau devait nécessairement séduire des lecteurs trop souvent forcés de se contenter de prose déliquescence, de vers illisibles et d'ouvrages amorphes, sans queue ni tête, sans intérêt ni cohérence. Mais, puisque Garneau est historien, on avait aussi le droit d'examiner la valeur proprement scientifique de son œuvre. Que fallait-il penser de sa documentation ?

Celle-ci est abondante et au point dans la cinquième édition (1913-1920) revue et annotée par M. Hector Garneau. On ne pourrait pas en dire autant de la première édition. Et cela s'explique. Il y a cent ans, il existait des fonds d'archives, mais ils étaient fort éloignés d'être aussi bien organisés qu'aujourd'hui. Pour le régime français, une grande partie des textes originaux, précisément ceux qui présentent le plus d'utilité au point de vue de l'histoire générale, étaient à Paris et seulement à Paris. On sait qu'en 1760 les documents officiels de la Nouvelle-France avaient été partagés entre la métropole et la colonie. Ce que l'on appelait « les papiers du Gouvernement » ainsi que « les papiers de l'Intendance, des Bureaux du Contrôle de la Marine, des Trésoriers,... des Magasins du Roy, du Bureau du Domaine et des Forges St-Maurice » avaient été expédiés en France. Toute la correspondance du ministre de la Marine avec les fonctionnaires supérieurs et les hauts magistrats du Canada avait repris le chemin des archives françaises. Il ne restait ici que les jugements et délibérations du Conseil supérieur de Québec, les registres des juridictions royales des Trois-Rivières

et de Montréal, ceux des cours de justice seigneuriales, les actes notariés, les procès verbaux des grands voyers et, d'une façon générale, « les Actes et autres Papiers qui peuvent Servir à Justifier l'Etat et la fortune des Citoyens »⁶. Cette dernière source de documentation est considérable ; sa valeur est certaine, elle est même incalculable aux yeux des ouvriers et des amateurs de la petite histoire. Mais pour Garneau, qui abordait l'histoire générale, on comprend qu'elle ait offert des lacunes sérieuses. Un grand nombre de pièces importantes restaient donc inaccessibles à l'écrivain qui ne pouvait pas se permettre un séjour prolongé à Paris. Pour le régime britannique, la situation était encore pire. La bibliothèque de la Chambre d'assemblée possédait, bien entendu, des textes extrêmement précieux. Mais beaucoup de documents essentiels étaient à Londres et les archives coloniales de la Grande-Bretagne ne s'ouvraient absolument pas aux chercheurs ; elles étaient secrètes et devaient le demeurer jusqu'après la mort de Garneau.

En un mot, le Canada n'était pas entièrement dépourvu de sources de renseignements historiques — à ce compte, il eût été tout à fait impossible d'écrire l'histoire — mais ces renseignements étaient incomplets. On pouvait procéder à de fructueuses recherches à la Société historique de Québec, aux deux évêchés de Québec et de Montréal, de même qu'à l'Assemblée législative de la « Province du Canada ». Mais, à l'époque de Garneau, l'Assemblée déménageait de capitale en capitale, à tel point que l'on a pu dire, avec autant d'esprit que d'exactitude, qu'elle constituait un parlement péripatéticien mais guère philosophe. Et il était assez difficile d'y travailler. L'historien écrivait à La Fontaine, le 17 septembre 1850, une lettre qui indique bien à quelles difficultés il lui fallait se heurter. « Après

vous avoir tourmenté, lui confiait-il, pour avoir accès aux archives du gouvernement exécutif, je puis paraître lent à en profiter. Mais ce n'est pas ma faute. Je ne suis pas libre de m'absenter quand je veux de mon pauvre bureau... Je voudrais monter à Toronto dans ce mois-ci et des obstacles m'en empêchent. D'ailleurs, je juge, à ce que M. Parent vient de m'écrire, qu'il me faudrait beaucoup plus de temps dans vos bureaux que je ne l'imaginai pour faire *une bonne recherche*. Il paraît que vos papiers sont éparpillés dans différents départements, que ceux du conseil exécutif présentent le beau et vaste désordre qui ferait à la fois la terreur et la joie de votre Jacques Viger. Faire des recherches dans un pareil chaos exigerait plus de temps que je n'en puis donner hors de Québec. Je crains donc de me trouver forcé d'attendre, pour faire mes fouilles, que vous descendiez ici. »⁷

On pourrait aussi souligner la pénurie de sources imprimées et d'ouvrages rares — entre autres, ceux de nos premiers chroniqueurs et historiens — qui se faisait durement sentir à Garneau lorsque ce dernier entreprit son travail. Cette pauvreté de documentation rendait dix fois plus difficile la tâche d'écrire l'histoire, tâche toujours malaisée même lorsque des conditions idéales l'accompagnent. Outillé comme il l'était, Garneau devait nécessairement commettre quelques erreurs et se montrer parfois superficiel. C'était inévitable. Mais ce qui est étonnant, ce qui est stupéfiant, c'est que l'historien n'ait pas donné cours à plus d'inexactitudes et qu'il ait atteint, d'une façon générale, à une telle plénitude et à une si belle profondeur. Même avec les moyens dont il disposait, il a donné à son ouvrage une architecture irréprochable. Il a tracé la voie à ses successeurs. Il a remis l'histoire du Canada sur ses pieds. C'est qu'il avait le sens historique et qu'il possédait déci-

dément plus que du talent. Il avait une intuition presque infaillible et une telle puissance de déduction qu'elle frôle le génie.

L'œuvre de Garneau se recommandait donc par une valeur scientifique égale à sa valeur littéraire. Ce serait suffisant pour expliquer le succès qu'elle obtint aussitôt lancée dans le public, faveur que le temps allait consacrer. Mais pour que l'enthousiasme suscité par l'œuvre de l'historien fût si vif et si prolongé — il dure encore — une autre condition était nécessaire. Il fallait que cette œuvre correspondît aux aspirations vitales et permanentes du Canada français.

François-Xavier Garneau était un homme de son temps. À l'époque où il écrivait, le nationalisme, chez nous, allait de pair avec le libéralisme sentimental. Notre historien était libéral par tempérament et nationaliste par conviction. Comme aucun Canadien n'est entièrement original, on peut expliquer partiellement l'état d'esprit de Garneau par les influences qu'il a subies, sans perdre de vue, par ailleurs, que si son intelligence s'est ouverte à ces influences, c'est qu'elle était organisée de façon à les accueillir. Garneau admira Voltaire, qui parmi d'autres métiers, avait exercé celui d'historiographe ; il admira Augustin Thierry et médita sur la *Conquête de l'Angleterre par les Normands* ; il admira surtout Michelet, l'historien romantique par excellence. Il cita souvent Raynal et Sismondi et s'inspira de Montesquieu. Tous ces noms indiquent, dans leur diversité, une tendance assez précise. L'historien ne détestait rien tant que le fanatisme et sa cause habituelle, l'ignorance. Il était non seulement ardent avocat de la tolérance ; il s'affichait, en réalité, comme un dévot de la tolérance. On lui a vertement reproché d'avoir

flétri Louis XIV, auteur de la révocation de l'Édit de Nantes ; de fait, Garneau n'a pas compris la raison profonde de cette mesure et il semble s'être laissé aveugler par les inexcusables dragonnades qui suivirent. Il n'a pas saisi davantage la haute sagesse politique qu'il y avait à exclure les huguenots de la Nouvelle-France ; c'est par un excès de générosité, c'est proprement par libéralisme sentimental qu'il s'élève contre cette salutaire exclusion. D'autre part, lorsque la même situation se présentera, mais en sens inverse, sous le régime britannique, lorsque ce ne sera plus aux huguenots, mais aux catholiques que l'on se disposera à nier la liberté de conscience, il prendra la défense des catholiques canadiens. Il le fera par tolérance, par haine du fanatisme.

Il le fera aussi par nationalisme. Ce n'est pas uniquement pour servir une liberté abstraite et idéale qu'il s'est mis un jour à la tâche d'écrire l'histoire de ses compatriotes, c'est surtout pour servir un concept de liberté incarné dans les plus hautes aspirations des siens. Au lendemain des événements de 1837 et de 1838 — événements qui marquent le point culminant de la lutte entreprise par les Canadiens français en vue d'obtenir la démocratie véritable — une vague de désespoir avait manqué de submerger notre patrie. C'est alors qu'Étienne Parent laissait tomber ces aveux d'un défaitisme décourageant : « Il y en avait, et nous étions de ce nombre, qui pensaient qu'avec l'appui et la faveur de l'Angleterre, les Canadiens français pouvaient se flatter de conserver et d'étendre leur nationalité de manière à pouvoir, par la suite, former une nation indépendante... Avec la connaissance des dispositions actuelles de l'Angleterre, ce serait pour les Canadiens français le comble de l'aveuglement et de la folie que de s'obstiner à demeurer un peuple à part sur cette partie du continent. Le destin

a parlé : il s'agit aujourd'hui de poser les fondements d'un grand édifice social sur les bords du Saint-Laurent, de composer avec tous les éléments sociaux épars sur les rives de ce grand fleuve, une grande et puissante nation. Pour l'accomplissement d'une pareille œuvre, toutes les affections sectionnaires (*i.e.* toutes les aspirations particulières) doivent se taire et tous doivent être prêts à faire les sacrifices nécessaires. De tous les éléments sociaux dont nous venons de parler, il faut choisir le plus vivace et les autres devront s'incorporer à lui par l'assimilation... »⁸ Tout ce charabia prétentieux revenait, en somme, à dire qu'il ne nous restait qu'à disparaître. Deux ans plus tôt, en 1837, Garneau écrivait son poème « Au Canada » et il y donnait libre cours à ses appréhensions et à ses regrets :

Non, pour nous plus d'espoir, notre étoile s'efface,
Et nous disparaissions du monde inaperçus.
Je vois le temps venir, et de sa voix de glace
Dire : il était mais il n'est plus.
Ma muse abandonnée à ces tristes pensées
Croyait déjà rempli pour nous l'arrêt du sort,
Et ses yeux parcourant ces fertiles vallées,
Semblait à chaque pas trouver un champ de mort.
Peuple, pas un seul nom n'a surgi de ta cendre ;
Pas un pour conserver tes souvenirs, tes chants,
Ni même pour nous apprendre
S'il existait depuis des siècles ou des ans.
Non ! tout dort avec lui, langue, exploits, nom,
[histoire ;
Ses sages, ses héros, ses bardes, sa mémoire,
Tout est enseveli dans ces riches vallons
Où l'on voit se courber, se dresser les moissons.
Rien n'atteste au passant même son existence ;
S'il fut, l'oubli le sait et garde le silence.

En voilà suffisamment pour nous faire entrevoir quelles pouvaient être, au cours de la crise sanglante de 1837, les préoccupations intellectuelles de Garneau. Un autre passage du même poème précise davantage, s'il en est besoin, la pensée du futur historien ; s'adressant à son peuple, il le conjure de s'élever un monument qui servira en même temps à sa sécurité :

Enfant de la jeune Amérique,
 Les lauriers sont encore verts ;
 Laisse dans sa route apathique
 L'Indien périr dans les déserts.
 Mais toi, comme ta mère, élève à ton génie
 Un monument qui vive dans les temps ;
 Il servira de fort à tes enfants :
 Faisant par l'étranger respecter leur patrie⁹.

Je prie que l'on remarque ce dernier vers et surtout qu'on le compare à cette phrase que Garneau écrivait à lord Elgin en lui envoyant un exemplaire de son *Histoire*, le 19 mai 1849 : « J'ai entrepris ce travail dans le but de rétablir la vérité si souvent défigurée et de repousser les attaques et les insultes dont mes compatriotes ont été et sont encore journellement l'objet de la part d'hommes qui voudraient les opprimer et les exploiter tout à la fois ». Plus loin, dans la même lettre, on voit encore que l'historien avait en vue de contrecarrer l'action et la persistante agitation de « ceux qui veulent réduire les Canadiens français à l'ilotisme »¹⁰. Tout cela est assez clair et se pourrait résumer en deux mots : en écrivant son *Histoire*, Garneau avait en tête de faire œuvre de renaissance nationale.

Cette renaissance, il ne la prenait pas pour acquise, tout en prenant bien garde de tomber dans un défaitisme pleurnichard. C'est ainsi qu'il écrivait à Émile Girardin, le 25 novembre 1855 : « Quel que soit le sort que l'avenir réserve à notre race, nous aimons à reporter les yeux vers cette ancienne France d'où sont sortis nos pères ; et, comme le chevalier normand, couché sur le tombeau de marbre des vieilles cathédrales anglaises, si nous devons perdre notre nationalité, nous voulons du moins laisser un nom français sur notre mausolée. »¹¹ Son œuvre correspondait à une inquiétude personnelle à l'égard de la survivance française en Amérique et même à une inquiétude généralisée dans les esprits de ses compa-

trioties vers le milieu du XIX^e siècle. Si l'historien a voulu retracer le passé du Canada français, c'est pour mieux en étayer l'avenir ; c'est pour nous donner, au fond, une raison d'espérer et de vivre.

C'est précisément cette ferveur patriotique qui communique à cet ouvrage, pourtant vieux de cent ans, une chaleur, une vie et une valeur qu'il possède encore. Dans son admirable « Discours préliminaire », l'historien sonnait le ralliement des énergies canadiennes-françaises et affectait même de le considérer comme un fait accompli. Après avoir souligné la mystérieuse force de résistance et de rejaillissement qui relève la France au milieu de ses pires angoisses, il déclarait : « Tout démontre que les Français établis en Amérique ont conservé ce trait caractéristique de leurs pères, cette puissance énergique et insaisissable qui réside en eux-mêmes et qui, comme le génie, échappe à l'astuce de la politique aussi bien qu'au tranchant de l'épée. Ils se conservent, comme type, quand tout semble annoncer leur destruction... Leurs rangs se resserrent, la fierté du grand peuple dont ils descendent, laquelle les anime alors qu'on les menace, leur fait rejeter toutes les capitulations qu'on leur offre ; leur nature gauloise, en les éloignant des races flegmatiques, les soutient aussi dans des circonstances où d'autres perdraient toute espérance. Enfin, cette force de cohésion qui leur est propre se développe d'autant plus qu'on veut la détruire. »¹² Il y avait peut-être un peu de bluff dans cette déclaration, puisque Garneau nuançait davantage sa pensée lorsqu'il n'écrivait pas pour le grand public ; il reste quand même qu'une telle profession de foi ne manquait ni de courage ni de fierté.

Pour préciser les convictions nationales de l'historien, il faut citer cette page, la dernière de son *Histoire*, qui constitue, à mon sens, le testament intellectuel de Gar-

neau : « Ce peuple a grandi de lui-même, sans secours étranger, dans sa foi religieuse et sa nationalité. Pendant cent cinquante ans, il a lutté contre les colonies anglaises... Depuis la conquête, sans se laisser distraire par les théories des philosophes ou les déclamations des rhéteurs sur les droits de l'homme, il a fondé toute sa politique sur sa propre conservation... Il s'est resserré en lui-même, il a rallié tous ses enfants autour de lui, et a toujours craint de perdre un usage, une pensée, un préjugé de ses pères malgré les sarcasmes de ceux qui l'entourent... Normands, Bretons, Tourangeaux, Poitevins, ils descendent de cette forte race qui marchait à la suite de Guillaume le Conquérant, et dont l'esprit, enraciné ensuite en Angleterre, a fait des habitants de cette petite île une des premières nations du monde... Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes ; qu'ils soient sages et persévérants, qu'ils ne se laissent point séduire par le brillant des nouveautés sociales et politiques ! Ils ne sont pas assez forts pour se donner carrière sur ce point. C'est aux grands peuples à faire l'épreuve de nouvelles théories... Pour nous, une partie de notre force vient de nos traditions ; ne nous en éloignons et ne les changeons que graduellement. »¹³

Ce texte est révélateur. Il démontre que le libéralisme sentimental de Garneau n'avait rien d'une idée fixe et qu'il pouvait bien s'accommoder d'un certain conservatisme. Du reste, conservatisme et libéralisme ne sont que des théories ; ce qui compte évidemment aux yeux de Garneau, c'est un fait : notre vie canadienne-française. Toute doctrine politique et toute attitude intellectuelle qui servent à prolonger et à enrichir notre vie sont bonnes ; c'est ce que l'historien avait appris au contact des faits vivants sur lesquels il avait réfléchi ; telle était la leçon de son expérience personnelle.

Garneau, disions-nous tantôt, voulait faire œuvre de renaissance nationale ; il y a réussi au delà de toute espérance. Non seulement fut-il le premier de nos écrivains et de nos penseurs à nous restituer les éléments les plus vitaux de notre passé, que déjà l'oubli et la déformation rongeaient ; non seulement nous a-t-il rendu, à un moment critique entre tous, la conscience de nos « innéités » et la fierté de notre culture menacée, mais encore il a brillamment enrichi notre patrimoine culturel en nous donnant l'une des deux ou trois œuvres classiques de notre littérature. Son œuvre harmonieuse et dure, polie et résistante a fait de lui le précurseur et le modèle des tâcherons de notre histoire ; mais c'est peut-être son plus grand titre de gloire que son message, terriblement actuel, correspondre aux plus profondes inquiétudes des Canadiens français d'aujourd'hui.

1. J.-B.-A. Ferland, *Observations sur un ouvrage intitulé Histoire du Canada par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg*, Paris, 1854.

2. Dans une longue lettre à G.-B. Faribault, Jacques Viger a écrit une critique à la fois savante et juste de l'*Esquisse* de Bois. « Cette Esquisse, disait Viger, ne m'apprend pas grand-chose en fait de particularités sur la vie de Mgr de Laval ;... mais elle profitera à d'autres et elle ferait honneur au nom Canadien si elle décelait moins en anglicismes (et par cela ne décelait une plume moderne et du pays) et si elle ne renfermait point de graves et nombreuses inexactitudes que bien peu de personnes au pays (peut-être 2 ou 3) sauront relever ; et qui vont rester et se perpétuer par la répétition. Il eût pu, il eût dû faire mieux, M. Bois ; on avait droit de s'y attendre... Il ne faut pas tuer l'homme cependant guerre à mort à son ouvrage... », Viger à Faribault, 8 janvier 1847, Papiers Faribault, Lettres de Jacques Viger, copie aux Archives de la province de Québec.

3. H.-R. Casgrain, *Œuvres complètes*, 3 vols, Québec, 1873-1875, 75-76.

4. O. Crémazie, *Œuvres complètes*, Montréal, 1882, 19, 27-28.

5. Viger à Faribault, 19 octobre 1848, Papiers Faribault, Lettres de Jacques Viger, copie aux Archives de la province de Québec.

6. Cf. articles XLIII et XLIV du traité de Paris (1763), dans A. Shortt et A. G. Doughty, eds, *Documents relatifs à l'histoire constitutionnelle du Canada, 1759-1791*, Ottawa, 1921, 18-19.

7. Cité par H.-R. Casgrain, *Œuvres complètes*, II, 37.
8. Cité par G. Filteau, *Histoire des Patriotes*, 3 vols, Montréal, 1938-1942, III, 243-244.
9. J. Huston, éd., *Le Répertoire national*, 4 vols, Montréal, 1893, II, 50-51.
10. Lettre reproduite par H. Garneau dans F.-

- X. Garneau, *Histoire du Canada*, Montréal, 1944, I, 20, 23 (en cours de publication).
11. Cité par H. Garneau, dans F.-X. Garneau, *Histoire du Canada*, 2 vols, Paris, 1913-1920, I, Introduction, XXXVIII.
12. *Ibid.*, I, XLIX-I.
13. *Ibid.*, II, 715-718.

NOTRE FACULTÉ DES LETTRES

(Sa mission, ses méthodes)

CHANOINE ARTHUR SIDELEAU

Doyen de la Faculté des Lettres

D'autres ont dit ici¹, et en termes excellents, comment les différentes disciplines universitaires qui sont de leur compétence peuvent et doivent s'employer à la reconstruction de la cité future. Dans le même ordre, l'enseignement des lettres aura, lui aussi, un rôle de première importance à jouer demain, soit qu'il s'agisse de dispenser la culture générale sans laquelle il ne saurait y avoir d'élite intellectuelle, ou de remettre en place, dans la mesure où c'est encore possible, bien des esprits désaxés. Tout le monde admettra, je pense, cette vérité de La Palisse que, si les choses vont mal dans les institutions, c'est que tout ne va pas très bien dans les esprits qui les ont conçues ou qui les subissent.

L'art littéraire est bien autre chose qu'un simple divertissement de dilettantes enfoncés jusqu'aux oreilles dans l'esthétis-

me ; c'est une des formes les plus raffinées de l'activité humaine, mais ordonnée à une fin ; envisagé à une certaine hauteur, cet art devient un véritable apostolat. [Dans notre pays, autant et plus qu'ailleurs, et à l'heure actuelle plus que jamais, les lettres se trouvent donc investies d'une réelle mission.] Je voudrais montrer sous l'empire de quelles disciplines elle doit s'accomplir.

Notre formule de base doit demeurer l'humanisme intégral, ce qui veut dire, pour nous Canadiens français, une culture dans laquelle s'intègrent tout le legs gréco-latin, tout l'héritage catholique, toute la tradition canadienne et française.

L'importance de notre mission, la foi que nous avons dans les principes qui nous guident, nous font concevoir une ambition illimitée ou qui n'est limitée que par nos moyens de les réaliser. Nous voulons faire de la Faculté des Lettres un

1. cf. *L'Action Universitaire*, octobre 1944.

organisme digne de notre Université et de sa mission ; digne de notre métropole et de notre province ; une sorte de centre national de culture ; nous voulons qu'elle rayonne sur toute l'Amérique du Nord. Ce n'est pas là seulement un beau rêve, mais c'est une ambition bien réaliste ; plus encore, c'est l'obligation que nous imposent impérieusement les circonstances actuelles. C'est à nous qu'il appartient de maintenir bien haut le flambeau de la civilisation que des mains impies et barbares ont essayé d'éteindre dans le sang.

J'ajouterai que c'est surtout par sa Faculté des Lettres que notre Université peut revêtir un caractère d'originalité, parmi les autres Universités américaines ou anglo-canadiennes. L'héritage dont j'ai parlé, nous sommes les seuls à le posséder intégralement. Et je puis assurer qu'il attire les regards de bien des gens qui ne sont ni de notre foi, ni de notre race. Nous sommes plus riches que nous ne pensons. C'est la réaction que j'ai éprouvée à lire, notamment, le beau livre de Monsieur Kirkconnell, de l'Université McMaster : *The Seven Pilars of Liberty*.

Avant d'aborder le corps de mon article, une petite précaution n'est peut-être pas inutile. Comme je ne suis pas un guide patenté pour nos écrivains, ni un critique littéraire ; comme, aussi, il n'y a pas de corporation plus irritable — *genus irritabile* — que celle des gens de lettres, surtout quand ils ont atteint un certain âge, une certaine notoriété et qu'ils ont fait leur siècle, je tiens à déclarer que je n'écris pas cet article dans un esprit de polémique. De plus, je ne puis tout dire ; j'ai tâché de ramener ce vaste sujet à quelques idées générales, à des sommets que j'aurais aimé rendre encore plus lumineux. J'ai donc cru pouvoir grouper

mes considérations sous quatre chefs principaux, qui, à mon avis, résument la formule de l'humanisme au Canada français : culture classique, culture canadienne, culture française, culture chrétienne.

— I —

Culture classique

Toute formation littéraire qui veut être solide doit reposer sur la base du grec et du latin. L'art d'écrire, c'est avant tout l'art de penser, lequel n'a fait aucun progrès depuis Platon, Aristote, Cicéron. Le rôle de l'éducation humaniste — je ne parle pas de cet enseignement hybride qu'on a pompeusement décoré du nom spécieux d'*humanités modernes* — c'est précisément d'enseigner cet art difficile entre tous. L'étude des lettres classiques gréco-latines a pour fonction vraie et unique de développer toutes les facultés harmonieusement, et rien ne peut la remplacer pour la culture générale de l'esprit, qu'il ne faut pas confondre, comme on le fait trop souvent, avec les connaissances universelles ou encyclopédiques. Cette culture consiste plutôt dans la formation de l'esprit, du cœur, de la volonté, dans l'aptitude à tout apprendre que dans l'étendue du savoir. C'est elle qui fournit — qu'on me pardonne mon insistance — le tremplin solide d'où le jeune homme puisse prendre son élan vers toutes les carrières, y compris, cela va de soi, celle des lettres.

Cette thèse il faut la défendre contre deux catégories d'adversaires. Les premiers, ce sont les gens soi-disant pratiques et qui le sont au sens le plus étroit du mot. Pour eux, ce n'est pas d'artistes, de penseurs, d'écrivains que notre pays a besoin, mais d'hommes pratiques, et il n'y

a qu'un moyen pour devenir un homme pratique : n'avoir jamais traduit une ligne de Démosthène ou de César ni, surtout, un vers d'Homère ou de Virgile.

Ces esprits bornés ignorent tout de notre caractère, de notre génie national. Un Français qui nous a bien connus et aimés, Rameau, écrivait, il y a déjà plus de trois quarts de siècle : « Il ne nous semble point être dans la destinée du Canada français de devenir une nation industrielle ou commerciale¹. Il ne faut pas forcer sa nature et dédaigner des aptitudes réelles pour en rechercher d'imaginaires. » Il voyait dans la prééminence de l'esprit — nous dirions aujourd'hui, avec Jacques Maritain : dans la « primauté du spirituel » — un moyen bien plus efficace pour nous de consolider notre nationalité et d'étendre notre influence que ne l'eussent été des armées puissantes et de riches trésors. C'est pourquoi il écrivait encore : « Il est essentiel de maintenir (au Canada) les langues savantes — le grec et le latin — comme un des points capitaux de l'instruction publique. »

Nos pères, du reste, l'avaient compris d'instinct. Au prix de pénibles efforts, ils ont créé, maintenu et défendu les collèges classiques qui constituent la principale armature culturelle de notre pays. Cette clairvoyance et cette fidélité furent l'un des facteurs de notre survivance. Il est bon que les détracteurs de notre enseignement ne l'oublient jamais. Et le jour où des mains impies, pour des motifs que j'ignore, démoliraient cet édifice, non seulement nous tomberions sous le règne d'une barbarie brutale, mercantile et pédantesque, mais c'est notre nationalité elle-même qui périrait sous des ruines lamentables. Il est possible que d'autres peu-

ples, placés dans des contingences différentes, n'aient point ces préoccupations. Nous ne les envions pas, mais nous ne voulons pas non plus, nous guider sur eux pour fonder l'avenir de notre patrie et assurer son rayonnement sur cette Amérique du Nord éprise de matérielle grandeur et de gloire périssable. C'est là une question de vie ou de mort pour la civilisation dont nous sommes issus et qui fait de nous un peuple à part sur ce vaste continent. Cette civilisation se dessècherait bien vite si elle était séparée de ses sources traditionnelles.

La seconde catégorie de nos adversaires, c'est celle des auteurs de programmes, gens bien intentionnés, pour la plupart, mais prêts à bousculer des méthodes d'enseignement éprouvées par des siècles d'expérience, pour les remplacer par des méthodes nouvelles dont le résultat s'est montré plutôt désastreux chez d'autres peuples qui en ont fait l'essai. Veut-on un témoignage ? Je citerai celui du président Hutchins, de l'Université de Chicago :

« If general education is to be given between the beginning of the junior year in high school and at the end of the sophomore year in college and if the bachelor's degree is to signify the completion of it, the next question is what is the subject matter that we should expect the student to master in this period to qualify for this degree ?

I do hold that tradition is important in education ; that the primary purpose of education, indeed, is to help the student understand the intellectual tradition in which he lives. I do not see how he can reach this understanding unless he understands the great books of the western world, beginning with Homer and coming down to our own

1. On pourrait peut-être mettre un correctif : *uniquement* ou *surtout* industrielle et commerciale.

day. If anybody can suggest a better method of accomplishing the purpose, I shall gladly embrace him and it. »

« I think it cannot be denied that our students in the highest reaches of the university are woefully deficient in all these abilities today. They cannot read, write, speak or think. I do not suggest that we should attempt to introduce the trivium and quadrivium into the American college. I do say that we must try to do for our own students what the seven liberal arts did for the medieval youth. »¹

Ma première conclusion, c'est donc qu'il faut maintenir, fortifier et perfectionner l'enseignement gréco-latin, dans nos collèges comme à l'Université. Je n'ai pas à montrer ici que le français c'est du latin. Or voilà pour nous un fait gros de conséquences. Et d'abord on ne saura sa langue que si on connaît le latin, et je ne vois pas qu'on puisse prétendre au titre d'écrivain sans posséder sa langue. « Le latin, disait spirituellement Rémy de Gourmont, c'est le chien de garde du français. » C'est notre grand trésor étymologique. Anatole France a exprimé la même pensée en termes excellents : « Je porte aux études latines un amour désespéré. Je crois fermement que sans elles, c'en est fait du génie français. Le latin n'est pas pour nous une langue étrangère, c'est une langue maternelle. »¹ Seul il peut nous donner la pleine intelligence de notre belle langue. J'en appelle à quiconque a tenté d'expliquer un texte français à des auditeurs qui ignorent le latin. Dans le beau vers de Victor Hugo :

« Vêtu de probité candide et de lin blanc, »

les mots « probité » et « candide » demeurent

inintelligibles, je veux dire dans leur sens profond et dans leur accord avec la pensée, pour celui qui ne peut en retrouver d'instinct l'origine latine. Je défie quiconque ignore le grec et le latin de comprendre et de goûter un poème comme *le Cimetière Marin* de Paul Valéry.

René Doumic a formulé sur ce point un jugement qui peut paraître sévère, mais qui exprime une réalité qu'on ne saurait ignorer sans se boucher les yeux : « Nous n'avons que deux sortes d'écrivains : les écrivains lettrés qui sont de formation gréco-latine, et les autres, qui sont en dehors de la littérature. »

Seul le latin peut nous tirer de notre médiocrité linguistique. Notre langue est pauvre de vocabulaire et pauvre de syntaxe. Comment y remédier ? Par l'étude scientifique de la langue. Or il y a une science du langage qui dépasse la grammaire même dite supérieure, qui dépasse également la chasse à l'anglicisme. Elle a fait défaut dans notre enseignement et dans la formation de nos écrivains. Mais comment peut-on posséder sa langue sans en connaître l'histoire depuis le jour où elle a commencé à se dégager du latin, jusqu'au terme de son évolution actuelle ? De là s'impose l'obligation d'études philosophiques sérieuses, absolument impossibles sans la connaissance approfondie du latin. C'est du mot latin qu'il faut partir pour voir se transformer au cours d'une longue histoire le vocable français. Il faudrait en dire autant de la syntaxe, et pour les mêmes raisons. C'est peut-être le lieu de faire remarquer que nous avons actuellement à la Faculté des Lettres, des cours de philologie française et de phonétique expérimentale.

1. Paroles citées par M. le Dr Baril, dans sa conférence au Conseil Médical du Canada, septembre 1944.

1. La vie littéraire, 1886, Calmann-Lévy, éditeurs.

Voilà pour la technique, si je puis ainsi parler, pour la formation de l'instrument. Mais il y aurait aussi à considérer l'importance de ce contact avec les anciens du point de vue proprement humaniste. Un mot suffira. La gloire des Grecs et des Latins, c'est d'avoir plus complètement que tout autre peuple dégagé en eux-mêmes le type humain et fondé la civilisation sur la science de l'homme. Nous nous vantons à bon droit d'être, sur cette terre d'Amérique, par l'intermédiaire de notre patrie d'origine, les héritiers de la civilisation hellénique, latine ou, plus exactement, méditerranéenne. D'où la nécessité, si nous voulons demeurer fortement enracinés dans nos traditions, de perfectionner en nous la culture la plus en harmonie avec notre caractère. Et du même

coup, nous enrichirons la substance de nos lettres, car c'est dans sa littérature que se reflète le mieux le génie d'une race. Nous les débarrasserons de cette marque d'infériorité qui provient du borné, de l'accidentel, pour les faire entrer, autant par la vertu de la forme que par la valeur du contenu, dans le courant des grandes œuvres humaines. C'est dans ces conditions seulement que les *belles-lettres*, comme on les appelait autrefois, pourront servir à la réédification d'un monde qui penche sur d'effroyables abîmes, précisément parce que les hommes ont oublié ou méprisé les fortes disciplines de l'esprit, principes d'ordre, de rectitude, et d'honnêteté dans les relations humaines.

Je dirai dans un prochain article ce que j'entends par culture canadienne.

LE CONCERT-GALA

de

I' A. G. D. U. M.

aura lieu le 18 avril.

Pour réservations : AT. 9451, loc. 55

POURQUOI DES ROMANS ?

REX DESMARCHAIS

La question n'est pas oiseuse. Elle a son intérêt ; elle exige qu'on y cherche, qu'on y trouve une ou des réponses suffisantes. En 1945 particulièrement (et depuis quelques années), le romancier se la pose à soi-même, y répond comme il peut. Il peine à se persuader que sa tâche n'est pas tout à fait vaine, que ses ouvrages d'imagination répondent toujours à des besoins réels, à une nécessité sociale et humaine.

Les peuples de la terre, en proie à un délire collectif, s'entre-déchirent avec une cruauté, une barbarie sans nom, et tous les raffinements qu'une intelligence évoluée peut apporter au désir primitif de tuer, de détruire. Dans cet ordre, les sauvages d'autrefois et les anciens barbares faisaient ce qu'ils pouvaient et réussissaient d'assez jolies herreurs, s'il faut en croire les historiens. Mais ils étaient si pauvres de subtilité d'esprit et de ressources techniques ! Ils ignoraient l'avion, le sous-marin, le canon, les gaz asphyxiants, le robot et tant d'autres belles inventions que nous devons à la science moderne. Que savaient-ils de l'art suprême de la propagande, des formes infiniment variées de la propagande qui, par la grande presse et la radio, contribue si merveilleusement à l'abêtissement général, l'exaspération de la haine entre les nations, à l'affolement des esprits ? Les gouvernements d'aujourd'hui savent la valeur in-

comparable des mensonges et des hypocrisies de la propagande ; ils emploient à doses massives, avec une tranquille inconscience ou un froid calcul, cette force d'avilissement et d'égarment des foules. Toutes les propagandes appliquent systématiquement leur puissance à apprendre aux nations à se haïr entre elles. C'est le meilleur moyen pour leur donner le goût de s'exterminer réciproquement. Grâce à ces fiers et vigoureux efforts, le civilisé retourne peu à peu au barbare, la notion d'humanité tend à disparaître du cerveau de l'homme. On prépare avec soin à la race humaine de belles et glorieuses années. Aucun doute, le progrès moral et spirituel sont en plein essor. Il n'y a qu'à voir, en nos temps heureux, comment *pense*, raisonne et s'exprime l'homme de la rue, le premier venu, pris au hasard, et qui représente bien l'opinion, le niveau intellectuel et moral des multitudes : la folie, la cruauté et l'abjection n'ont pas subi une baisse trop inquiétante, en ces dernières années. *Slowly but surely*, la bête reprend l'homme. Pourtant, elle avait mis du temps à en sortir un peu, un tout petit peu ! Pour l'expulser faiblement, les meilleurs des hommes, les plus grands cœurs et les plus lumineux esprits avaient dépensé d'incroyables efforts, employé des millénaires, versé leur sang, souffert toutes les variétés de martyre, donné leur vie. Certains résultats extraordinaires, un en-

semble de résultats merveilleux avaient été obtenus : cet ensemble de résultats, prix de tant d'intelligence, de souffrances et d'héroïsme prodigué, on le nommait *civilisation*. C'était la plus noble, la plus haute conquête de l'homme. On la pouvait croire assurée sur ses bases ; on concevait qu'elle put subir des accrocs, des meurtrissures, des avanies partielles : on n'imaginait pas — on refusait d'imaginer — qu'elle put être détruite de sa flèche en plein ciel à ses fondations. On fermait les yeux sur les pires menaces, sur la préparation du cataclysme.

En 1926, sur la terre de France, la voix nette d'un penseur et d'un poète s'élève, concentre l'avertissement dans une saisissante formule :

NOUS, CIVILISATIONS, NOUS SAVONS MAINTENANT QUE NOUS SOMMES MORTELLES.

Et Paul Valéry, sous le cri d'alarme montre, par le déroulement d'une de ces pénétrantes analyses dont il a le secret, la fragilité des civilisations. Depuis 1939, la civilisation actuelle ne *sait* plus seulement mais *éprouve* par sa propre expérience qu'elle est mortelle. Certains esprits prophétiques ne se privent pas de déclarer que nous assistons à la fin d'un monde. Ils n'osent prétendre que nous assistons également à la naissance d'un monde nouveau. Nous y assisterons dans quelques années, car les civilisations se succèdent, un monde nouveau paraît sur les ruines d'un monde détruit. Dans l'histoire générale de l'humanité, la civilisation qui paraît marque-t-elle *toujours* une supériorité sur celle qu'elle remplace ? Problème controversé ! Il reste ceci : nous nous croyons sûrs de certaines valeurs intellectuelles et morales ; nous croyons qu'elles ne peuvent que servir au vrai progrès de l'homme quelle que soit, par ailleurs, la modalité du

monde, de la civilisation dans lesquels il vivra. Et c'est précisément cette croyance à la permanence de certaines valeurs qui justifie, en temps de destruction plus que jamais, l'action de l'écrivain. Il s'efforcera de sauver ce qu'il peut des valeurs qu'il estime permanentes, des valeurs qu'il croit indispensables au développement intérieur de l'homme. Ces valeurs, il les illustrera dans ses essais, dans ses poèmes, dans ses personnages imaginaires. Romancier, par exemple, il épuisera le meilleur de lui-même à *distraindre* ses lecteurs de l'actualité atroce, des angoisses de l'heure et du délire du moment pour les inviter à rentrer en eux-mêmes, à se connaître eux-mêmes, à faire le calme dans leur être intérieur, à se tourner vers les problèmes spirituels et moraux. Dans la période affreuse que traverse l'humanité, l'homme a besoin plus que jamais, s'il veut demeurer un homme, de s'intéresser à autre chose qu'aux œuvres de mensonge, d'hypocrisie, de ruine et de mort qui désolent la face de la terre. Les histoires du romancier (et j'entends ici le romancier psychologue) peuvent détourner, dans une certaine mesure, le lecteur de l'atmosphère de barbarie raffinée pour lui rappeler la dignité de la pensée et de l'art, la beauté des travaux de la paix, la grandeur unique de la dignité humaine. Alors que la brute se déchaîne sur tous les continents, le romancier, par ses histoires et ses créatures, ne cesse de protester, de redire à son lecteur que la gloire de l'homme n'est pas d'être une brute — quels que soient les déguisements que revête la brute. Le romancier qui s'embrigade dans une propagande commet la pire trahison : il dirige vers le transitoire ceux qu'il devrait guider vers le permanent. Il est *inutilisable* pour n'importe quelle œuvre de guerre parce qu'il a pour fonction, au sein de la guerre, d'aviser le désir de la paix, de sauvegarder, au cœur de la tourmente, les valeurs de civilisation.

Les hommes qui souffrent cruellement dans leur esprit et dans leur cœur (parfois dans leur chair), les hommes qui espèrent quand même, ont un ardent besoin, pour renforcer leur espérance, des histoires, des personnages du romancier — car l'esprit, la foi, la force morale du romancier passent dans ses créatures. Il leur insuffle le meilleur de lui-même.

En temps de guerre, pourquoi des romans, et précisément, des romans psychologiques ? Je viens de le dire de mon mieux, le plus clairement que j'ai pu.

* * *

Nous ignorons tout du monde nouveau, de la civilisation nouvelle qui paraîtront à la suite de la guerre, qui en sortiront pour une bonne part. L'homme qui vivra dans ces cadres inconnus, mal prévisibles, aura-t-il besoin de romans, spécialement de romans psychologiques ? Autrefois, on parlait fréquemment d'un *homme nouveau*. L'expression, il me semble, ne trouve plus grand crédit. On admet que l'homme de demain ressemblera passablement — dans le fond, du moins — à l'homme d'aujourd'hui, qui n'est pas très différent de l'homme d'hier. Un homme vraiment nouveau nous est proprement inconcevable, car nous devrions le concevoir avec une imagination nouvelle alors que nous ne disposons toujours que de notre vieille imagination : nous combinons des éléments *connus* pour composer la créature nouvelle que nous imaginons. Assemblons comme nous voudrions les éléments, nous n'obtiendrons toujours qu'un composé *différent des mêmes éléments* : mêmes instincts, mêmes passions, mêmes désirs fondamentaux.

L'être humain cherche à satisfaire sa faim et sa soif ; il veut se reproduire ; il veut posséder exclusivement certains biens qui excitent sa convoitise. Il s'agit là d'instincts élémentaires. La sociabilité est-elle chez l'homme un instinct moins fort, moins essentiel ? L'être humain aime et recherche la compagnie de ses semblables. Sa vertu de sociabilité est si impérieuse qu'on juge le misanthrope un hypocrite, un malade, une exception monstrueuse dans la faune humaine. Chacun désire se rapprocher de son prochain, communiquer avec lui. On a inventé de multiples voies de communication : l'amour, l'amitié, les liens familiaux, la camaraderie, les associations professionnelles et sportives, la vie sociale et mondaine. L'être humain a une horreur naturelle de l'isolement ; il lui paraît impossible de vivre tous ses jours dans un désert ou simplement dans une chambre : les anachorètes groupaient leurs cahutes au désert et Pascal constate que tout le malheur de l'homme tient à ce qu'il ne peut demeurer seul dans une chambre. Peut-être est-ce son malheur mais c'est un malheur auquel il ne peut guère échapper, qu'il cherche passionnément.

L'homme n'est pas sociable uniquement parce que, abandonné à lui-même, il ne peut subvenir aux besoins de sa vie physique. Sa sociabilité a des causes plus subtiles, plus complexes. Robinson, dans son île, peut ne pas mourir d'inanition mais, pour ne pas mourir d'ennui, il a besoin de Vendredi, c'est-à-dire d'un compagnon, d'un témoin, d'un juge. La langue est faite pour parler, les oreilles sont faites pour écouter. Et si nous étudions l'homme, nous découvrons qu'il est essentiellement à la fois acteur et spectateur : il veut se manifester à autrui et regarder autrui se manifester. Il est probable que les premiers groupements humains se sont constitués pour adoucir les conditions rigoureuses de

l'existence physique ; et ce fut le germe de la société humaine. L'homme, après avoir formé le groupement par nécessité et sous l'impulsion d'élémentaires exigences, prit goût à la vie du groupement et comprit bientôt que ce genre de vie lui permettait seul de développer des facultés qu'il découvrait dans sa personne, d'épanouir tout son être dans la confiance, la discussion, la controverse, bref de jouir d'une foule de plaisirs qui s'esquissaient, se dessinaient peu à peu devant sa conscience. Si ce n'était pas encore l'époque du romancier psychologue, on imagine, du moins, que ce fut celle des chanteurs et des conteurs primitifs : de retour dans le groupe, quelqu'un osa un jour raconter une chasse qu'il avait faite. Il vit l'attention, la curiosité, l'intérêt des auditeurs. Une deuxième fois, il raconta une autre chasse et, pour embellir son récit, en aviver le piquant, il l'orna de quelques détails imaginaires, de quelques péripéties irréelles. Les auditeurs se montrèrent plus captivés, plus charmés que la première fois : il est vraisemblable que le roman a eu ces humbles commencements...

Notre civilisation que nous voyons, aujourd'hui, chanceler, s'était, au cours des siècles et en raison du nombre prodigieux des échanges de tout genre, compliquée jusqu'au byzantinisme : par une longue série de transformations, le romancier psychologue a fini par prendre la place et remplir la fonction du chanteur, du conteur de l'humanité naissante. Le roman a supplanté auprès du grand public de tous les pays civilisés les autres genres littéraires parce qu'il est le plus complet de tous et qu'il peut inclure chacun d'eux : contes, chants, poèmes, essais de toute sorte peuvent figurer dans un grand roman : il suffit au romancier de choisir un écrivain comme personnage principal et d'insérer, au fil du roman, quelques-uns de ses ouvrages. Le roman, n'ayant pas de cadres

déterminés, admet toutes les manifestations de la vie : le monde réel et le monde imaginaire y sont évoqués.

La vogue extraordinaire du roman (et spécialement du roman d'analyse) a, me semble-t-il, une explication fort simple : en autant qu'on peut retracer l'histoire de l'esprit depuis ses premières manifestations sur notre planète, l'esprit a toujours tendu, comme si telle était sa fonction essentielle, à une connaissance de plus en plus approfondie de l'homme. L'homme comprend et sent bien surtout que sa tâche capitale c'est de se connaître de plus en plus, de mieux en mieux : rien dans l'univers n'est aussi passionnant pour l'homme que l'homme ; pour l'être humain, aucune exploration ne vaut celle de ses propres profondeurs. Ce n'est pas ici le lieu de discuter si c'est *celui qui se connaît le mieux qui est le plus heureux*. La notion de bonheur ne résiste pas à l'analyse. Et c'est parce que l'homme ne se connaît pas à fond lui-même qu'il est incapable de concevoir quelles sont les conditions nécessaires de son vrai bonheur. La connaissance de l'homme, aujourd'hui acquise tant par l'analyse psychologique que par l'analyse biologique et chimique, demeure incomplète, fragmentaire, laisse de grandes étendues de ténèbres et de mystère. Cette connaissance, parcellaire et obscurcie d'ignorance, rend illusoire et puérite toute tentative de définir le bonheur, un bonheur qui serait vraiment à la mesure de l'homme.

Ce n'est pas le problème du bonheur qui se pose mais le problème de la connaissance — qui aboutira plus tard, peut-être, à celui du bonheur. Dire : celui qui se connaît le mieux n'est pas le plus heureux, cela ne rime à rien, est une pure niaiserie. Mais personne n'oserait dire : celui qui se connaît *intégralement* n'est pas le

plus heureux parce qu'un homme qui a, de soi-même, une connaissance intégrale, ça n'existe pas — pas encore.

L'homme est un univers, le plus troublant de tous les univers imaginables parce qu'il possède l'étrange faculté de se contempler lui-même, de se comprendre vaguement, de saisir un peu, dans une clarté pénombrale, son propre mécanisme, l'effrayante complexité de ses rouages physiques et spirituels. Un homme qui se serait exploré parfaitement en étendue, en profondeur, en hauteur ! Un homme qui se posséderait par une connaissance complète ! Celui-ci pourrait alors parler avec autorité d'un bonheur possible : sachant ce qu'il est, il saurait ce qui lui est bon. Il n'est donc pas étonnant que tout l'effort de l'esprit, poursuivi consciemment ou non, tende toujours à approfondir et à élargir la connaissance de l'homme. Si cette connaissance n'aboutit jamais à sa plénitude, il appartient, du moins, à la dignité humaine de la poursuivre sans relâche, comme si elle devait y aboutir — et, d'ailleurs, nous ignorons si elle n'y atteindra pas, un jour. Il est permis de rêver de beaux développements futurs pour la race des hommes ; il est permis de croire (cette foi vaut bien les autres !) que l'esprit n'a pas atteint à ses limites, dit son dernier mot.

* * *

Le roman psychologique, c'est un moyen intéressant, parmi d'autres, de forer des trouées lumineuses dans les épaisseurs d'inconnu de l'être humain.

* * *

Le romancier psychologue ne se fait pas d'illusion lorsqu'il fabrique et compose

(je me refuse de plus en plus à employer le mot *créer*) ses personnages. Il sait que les créatures qu'il invente ne servent qu'à incarner, à donner un surcroît de relief, à ses idées, à ses pensées, à ses réflexions, à ses découvertes sur l'homme. Au lieu de les exprimer sèchement, comme fait le moraliste ou l'essayiste, il les exprime par le truchement de ses créatures. Les personnages ne sont pour lui qu'un moyen de toucher et d'intéresser un nombre plus considérable de lecteurs que ne le feraient des pensées nues et des maximes dépouillées de toute apparence sensible, charnelle. S'adressant à un public plus évolué, plus familier de la vie de l'esprit, le romancier psychologue y gagnerait-il à n'être plus qu'un essayiste, un ciseleur de maximes ? On peut se demander s'il n'y perdrait pas. Le développement d'un personnage dans la tête du romancier est un assez curieux phénomène : c'est parfois en s'appliquant à étoffer son personnage, en voulant lui donner de la densité intérieure, du volume psychologique, que l'auteur est amené à faire des trouvailles, des découvertes sur l'être humain. Les ferait-il s'il ne fabriquait pas un personnage ? Certaines clartés qui lui jaillissent au cerveau, à divers moments de la composition des personnages, jailliraient-elles si son esprit et son imagination s'appliquaient à d'autres formes d'activité ? Je crois qu'il ferait des trouvailles et des découvertes *différentes*. Autrement dit, Montaigne La Rochefoucauld et Vauvenargues scrutent l'être humain au microscope, comme Constant, Stendhal, Proust ; mais les premiers ne le regardent pas dans le même microscope que les seconds : le microscope de ceux-là immobilise le sujet d'observation ; le microscope de ceux-ci, au contraire, l'anime. L'homme qu'on s'efforce de faire vivre ne nous apparaît jamais tout à fait dans le même éclairage et sous les mêmes angles que le simple vivant qu'on observe. Ainsi, je peux réfléchir sur l'envie, étudier

cette passion dans les livres et par ce que j'en éprouve personnellement, l'observer chez un ou plusieurs types d'envieux que je connais en discuter avec des amis : autant de moyens de connaître l'envie et l'envieux. Il en existe un autre : m'efforcer de composer, en romancier, un personnage d'envieux : pour développer ma créature, je dois tenir mon attention obstinément fixée sur l'envie, utiliser toutes les lumières que j'ai pu recueillir sur cette passion et l'expérience personnelle que j'en puis avoir. Et voici qu'entre en scène la composition même du personnage : mon envieux, je cherche à le faire original, remarquable parmi tous les envieux que j'ai vus. J'essaye donc de le placer en des circonstances où il produira des traits *inédits, nouveaux* d'envie, où il aura des réactions qui n'ont pas encore été observées, notées, c'est-à-dire qui ne sont pas acquises dans la connaissance que nous avons de l'envie. C'est précisément cette recherche de situations *inédites* pour mon personnage qui me donne chance de lui faire produire des traits *inédits également* d'envie. Et chacun de ces traits peut apporter une lueur nouvelle sur la passion que j'étudie et que ma créature illustre. Ces traits, ces lueurs n'appartiennent-ils pas en propre à l'opération de la composition du personnage ? Je ne crois pas qu'une opération différente de l'esprit les eût découverts ; en tout cas, ses chances eussent été moins fortes.

Il existe sûrement des traités, des essais, des maximes sur l'avarice. Ces genres d'ouvrages ont puissamment contribué à la connaissance et à l'approfondissement de la passion d'avarice, du caractère de l'avare. Mais le Harpagon de Molière, le Grandet de Balzac, le narrateur du Nœud de Vipères de Mauriac, le Joseph Pasquier de Duhamel n'ont-ils pas apporté sur le même sujet une contribution différente et qui relève exclusivement de la

composition romanesque, de la fabrication du personnage imaginaire ? Le romancier psychologue semble disposer d'un instrument d'investigation que ne possèdent ni le philosophe ni le moraliste ni l'essayiste. Ne disons pas : un *meilleur* instrument mais un instrument *autre*. L'essence d'un roman psychologique peut être concentrée en maximes. Il est vraisemblable que ces maximes n'eussent pu être trouvées sans la composition du roman entier et celle des personnages qui l'animent : Benjamin Constant ne fait pas double emploi avec La Rochefoucauld ni Stendhal avec Chamfort, ni Rabelais avec Montaigne, ni Proust avec Valéry : pour attaquer un point ennemi fortement défendu, les assaillants emploient des troupes diverses, des armes différentes, des tactiques qui ne se ressemblent pas. Mais toute cette variété dans le déploiement de l'attaque concourt à un but unique : entamer, réduire la position ennemie, supprimer le point de résistance. L'inconnu de l'homme est un lieu puissamment fortifié. Tous les moyens de pénétration ne s'imposent-ils pas pour y ouvrir, y élargir quelques brèches ?

* * *

Le fidèle lecteur, l'amateur passionné de romans psychologiques ne saurait être un simple mangeur de fictions, un dévotateur d'aventures livresques. Ces genres de lecteurs ont à leur disposition le roman d'aventures, le roman policier, le roman d'anticipations, etc., etc. Celui qui s'éprend de romans psychologiques demande à la lecture autre chose qu'une heure de distraction et d'amusement. Il n'a pas toujours une nette conscience de ce qu'il cherche, de ce qu'il espère trouver. Consciemment ou non, il désire être éclairé

sur des phénomènes bizarres (qu'il estime tels) qui se passent en lui, qui l'inquiètent, parfois jusqu'à l'angoisse, qui le font souffrir, parfois jusqu'à la torture: des sentiments affreux s'agitent dans son cœur, des désirs odieux tourmentent ses sens, des idées fantastiques passent ou s'implantent dans sa tête. Il voudrait bien se confesser avec une entière sincérité, s'expliquer minutieusement, à fond. Mais à qui ? Il n'oserait avouer à personne l'objet de ses pires souffrances. Au prêtre (s'il est catholique pratiquant), il dit ses péchés ; au médecin (s'il est malade), il décrit son mal. Ni la confession, ni la consultation ne le satisfont. L'aveu des péchés ou l'aveu d'un mal physique n'apportent qu'une libération de la surface de l'homme intérieur. En la plupart des hommes flottent des menaces confuses, des monstres vagues, des fantômes inconsistants, des terreurs floues. Ce monde nébuleux, qui monte du subconscient, est d'autant plus effrayant, agit d'autant plus sur nous que nous sommes incapables de le voir clairement, d'en séparer les éléments, de les analyser, de les nommer, de les définir avec précision. Comment avouons-nous à autrui des phénomènes intérieurs qui nous troublent et dont nous ignorons ce qu'ils sont, dont nous ne savons pas même s'ils ont un nom ? Puis, la honte, la pudeur, le sentiment paralysant que nous ne pourrions pas nous faire entendre intégralement nous retiennent. Nous comprenons que, par rapport à autrui (quel qu'il soit), chaque être humain est muré dans un cercle infranchissable de solitude, est contraint au silence. Il n'est pas d'intimité, si profonde, si parfaite qu'on l'imagine, qui peut franchir, entre deux personnes, le halo de solitude et de silence entourant chaque destinée. L'amour qui facilite certains aveux en fige d'autres précisément parce que celui qui aime tient à l'estime de l'être aimé, désire le ménager, craint de le froisser, de le peiner, de

l'éloigner. Il en va de même pour l'amitié, la camaraderie et toutes les relations qui peuvent s'établir entre les hommes : à une certaine profondeur, l'homme est incommunicable à l'homme. Mais, vers les personnages imaginaires, les créatures de romans, il possède une voie d'évasion. Aussi, il les examine curieusement, il les regarde vivre, il les interroge avec passion, il leur demande en toute confiance ce qu'il n'oserait demander à aucun humain. Il lui arrive souvent, non seulement de se reconnaître, mais de se connaître mieux en eux parce qu'ils éprouvent les mêmes bizarreries de sentiments et de pensées, les mêmes inquiétudes, les mêmes souffrances que lui et qu'ils ont le pouvoir de les analyser, de les nommer, de les définir : le lecteur se découvre dans les personnages imaginaires parce que, semblables à lui, ils ont, de plus que lui, une clairvoyance, une pénétration critique, une vigueur d'esprit qui lui manquent : ils lui révèlent qui il est, de quels éléments il est composé ; ils lui enseignent comment il doit se comporter aux moments cruciaux de la vie et en face des problèmes essentiels que la destinée humaine pose à tout homme.

Aucune illusion : par delà les personnages imaginaires, au travers des créatures fictives, c'est bien le romancier que le lecteur interroge ; de qui il espère des réponses satisfaisantes, des éclaircissements sur son drame, des attitudes acceptables devant la vie, devant la mort. Le romancier n'est qu'un homme dont c'est le métier de réfléchir sur la condition humaine, de scruter le mystère de l'homme. Il fait ses personnages aussi lucides qu'il peut envers eux-mêmes ; il met dans leurs paroles et leurs actes les meilleures réponses qu'il sait aux interrogations anxieuses du lecteur. Il n'est pas un dieu, il n'est qu'un homme : en cherchant à éclairer les autres, il cherche à s'éclairer lui-même. Les limites des personnages imaginaires, ce

sont rigoureusement les limites de leur auteur : il ne saurait mettre en eux plus de lumière qu'il n'y en a en lui. Je confiais, un jour, à un ami mon dessein de constituer un personnage « aussi intelligent que Valéry ». L'ami me regarda avec un sourire de biais et, doucement : « Il faudrait d'abord que tu sois aussi... » Il suspendit

poliment la remarque. J'ai renoncé à mon projet. Si le personnage imaginaire nous apprend quelque chose, soyons-lui reconnaissant ; s'il ne nous dit pas les mots derniers de nos énigmes, soyons indulgents : après tout, il n'est toujours que l'enfant d'un homme ! Et l'homme sait peu sur soi-même.

L'AVENIR DES BALKANS ET LA BULGARIE

Dans notre dernier bulletin, nous marquions quelque surprise du calme régnant depuis de longs mois sur la frontière de la Prusse-Orientale alors que, dès août dernier, la présence de troupes russes était signalée sur ces confins. En quinze jours à peine, la Prusse-Orientale vient d'être balayée par la gigantesque vague des armées soviétiques ; celles-ci se sont mises en branle sur l'immensité du front allant de la Tchéco-Slovaquie à la Baltique. Rien n'a résisté à leur poussée, ni la riche contrée industrielle de la Silésie au sud, ni les plaines polonaises au centre, ni les abords de la Baltique au nord. Les villes de Breslau, Opeln d'un côté, Varsovie, Posnan de l'autre, Koenigsberg, Elbing enfin tombaient tour à tour comme un château de cartes où étaient encerclées sans espoir possible de salut.

Fin de janvier, la ruée soviétique menaçait déjà de déferler de l'autre côté de l'Oder. Les Allemands eux-mêmes reconnaissent que leurs ennemis n'étaient plus qu'à une quarantaine de milles de leur capitale, aux abords de Küstrin, et ils se préparaient à la défendre farouchement dans une guerre de rues.

Quand ces lignes paraîtront, le lecteur saura déjà si les Nazis sont parvenus à contenir quelque peu la formidable avance russe, comme ils prétendent encore pouvoir le tenter, ou si la vague soviétique, ayant également englouti Berlin, se déroule toujours vers l'ouest, — ou si de graves événements survenus en Allemagne ont transformé radicalement la situation. Car, en ces derniers jours de janvier, toutes ces hypothèses sont possibles.

Avant même le déclenchement de l'offensive russe, les Alliés avaient déjà réalisé de leur côté des gains sensibles. Après avoir réduit

peu à peu la poche que les Allemands avaient réussi à pratiquer dans l'intérieur de la Belgique et du Luxembourg, ils ont refoulé l'ennemi sur la ligne Siegfried. L'offensive russe a facilité la tâche des armées américaines et françaises en obligeant l'État-Major nazi à ramener une partie de ses troupes du front de l'ouest vers celui de l'est. Les Américains sont même parvenus à certains endroits à franchir le formidable barrage des fortifications allemandes ; les Français ont procédé à un nettoyage des régions alsaciennes où l'ennemi restait encore accroché et se sont emparés de Colmar. Une certaine activité est signalée à l'extrémité nord du front dans les secteurs anglo-canadiens. Tout fait penser qu'une offensive alliée de grand style ne tardera pas à être déclenchée sur l'étendue de la ligne de feu depuis Arnhem jusqu'à Belfort. Elle resserrera les pinces de l'étau qui se ferme peu à peu sur l'Allemagne. Celle-ci est déjà encombrée par la présence de plus de 20 millions de réfugiés qui ont fui l'approche des troupes russes. Pour peu que l'avance alliée provoque aussi un exode des habitants dans les régions si fortement peuplées de Rhénanie et de Westphalie, une panique est à prévoir qui pourrait bien hâter l'issue du conflit.

*
* *

Pendant que ces événements d'importance capitale se déroulent sur les deux principaux fronts allemands, il est fort peu question de la région balkanique. Sans doute est-elle déjà en presque totalité libérée de l'invasion allemande, mais c'est précisément ce qui fait regretter de ne posséder que des informations fort rares et incomplètes sur les changements de régime survenus depuis leur libération.

Ce n'est guère que de la Grèce que l'on a entendu parler, à la suite de l'intervention du Gouvernement britannique pour y rétablir l'ordre. Après avoir fortement contribué à chasser les occupants nazis, les armées du groupe de E.L.A.S. se sont livrées à des excès faisant craindre l'instauration d'un régime d'anarchie aussi dangereux pour l'avenir de la Grèce que pour la sécurité des flottes alliées en Méditerranée. Les troupes britanniques ont été obligées de procéder à de véritables opérations militaires, et notamment de recourir à l'aviation, pour avoir raison de la résistance qui leur a été opposée, surtout dans les environs d'Athènes et dans la capitale même. On peut s'étonner que de simples troupes de partisans aient réussi à tenir tête à une armée régulière. Il faut croire qu'elles disposaient de puissants moyens de défense. Toujours est-il qu'après de sévères combats, les rebelles ont fini par capituler, la résistance se prolongeant dans le nord du pays, en particulier en Épire et vers Salonique. À l'heure actuelle, le Gouvernement d'ordre soutenu par la Grande-Bretagne est maître de la situation, mais le désarmement des bandes paraît encore donner lieu à certaines difficultés. C'est là un fait général : ceux à qui l'on fait remettre des armes en les excitant à la révolte contre les occupants prennent le goût de la rébellion et ne se transforment pas volontiers de loups en agneaux. Quant au Roi Georges, il attend à Londres le moment où son peuple se prononcera sur la forme du régime qu'il entend adopter.

La situation intérieure de la Grèce a été singulièrement troublée au cours de ces vingt dernières années. Le pays a connu successivement la République, la Royauté et la dictature. Il est à souhaiter que ce peuple si doué, et riche d'un glorieux passé, trouve enfin la stabilité qui seule lui permettra de faire valoir ses remarquables qualités. À en juger par le cours des événements, il semble que le retour du Souverain soit quelque peu compromis. Mais le Roi George se fera, à l'occasion, une raison : il a l'habitude de l'exil et compte à Londres, où il est populaire, de nombreux amis.

De la Roumanie, on sait fort peu de choses depuis sa volte-face, si ce n'est que la Russie lui a aussitôt repris la Bessarabie, dont elle n'avait d'ailleurs jamais voulu reconnaître la cession. En revanche, la fidélité témoignée par

la Hongrie à l'alliance nazie lui coûtera la perte de la Transylvanie qui retournera à la Roumanie. On sait que la population y est en très grande majorité roumaine, particulièrement au centre de la région ; mais l'existence d'une assez forte minorité hongroise répartie vers la frontière nord vient compliquer le problème. Pas encore d'indication, semble-t-il, sur le sort futur de la Debrudja, rétrocédée à la Bulgarie par la Roumanie peu avant le début du conflit. Les deux pays ayant tous deux quitté le camp ennemi pour chasser les troupes allemandes, les autorités soviétiques n'ont pas de raison de principe de favoriser l'un au détriment de l'autre. Cependant on peut supposer que l'état de choses existant avant la guerre sera maintenu. Quant au régime intérieur de la Roumanie, on ne possède à ce sujet pas d'autres indications que celles concernant les poursuites intentées contre les personnages responsables d'avoir entraîné le pays à la suite de l'Allemagne.

En Yougoslavie, la situation apparaît toujours agitée et confuse. La brillante résistance opposée par le « Camarade » Tito aux forces allemandes d'occupation lui a valu un ascendant croissant qui fait aujourd'hui du « Maréchal » Tito le personnage le plus en vue. Il se considère comme le symbole de l'esprit national et le seul en mesure de reconstruire l'unité du pays. Après la lune de miel de leur union avec les Serbes, Croates et Slovènes, les premiers surtout, se sont montrés assez déçus de ne pas participer au pouvoir dans la mesure qu'ils escomptaient, comme de se voir traités en citoyens de seconde zone par de nouveaux compatriotes qu'ils estimaient cependant moins évolués qu'eux-mêmes. Alors qu'ils acquittaient largement leur part d'impôts, les sommes versées par eux étaient, prétendaient-ils, employées au développement de la « Vieille Serbie », encore quelque peu arriérée, tandis que leur contrée aurait été négligée. Il est peu probable que ces griefs soient du jour au lendemain oubliés, même après la communauté du malheur.

Quoi qu'il en soit, soutenu par les éléments avancés et par les autorités soviétiques, Tito est devenu le personnage central de la Yougoslavie. L'étoile du Général Mihailovitch, qui a pourtant mené le bon combat dès la première heure, pâlit singulièrement devant la sienne, tout en refusant encore de s'éteindre.

La puissance de Tito est telle que le jeune Roi Pierre s'est récemment vu obligé de céder devant elle. On se souvient que le Maréchal ayant constitué un conseil de régence à la composition duquel le Roi refusait de souscrire, M. Churchill a fait comprendre à ce dernier que s'il persistait dans son attitude, le gouvernement britannique aurait le regret de passer outre, et le petit Roi a dû s'incliner. L'influence soviétique règne en maîtresse incontestée à Belgrade, cette ancienne citadelle des « Russes blancs » qui s'obstinaient à ne pas nouer de relations avec la Russie nouvelle.

Pour ce qui est des événements de Bulgarie, ils viennent d'être l'objet d'une série d'informations parues dans la presse. Le Prince Cyrille a été exécuté en même temps que les deux autres régents, les anciens membres du gouvernement germanophile et environ une soixantaine de députés, tous accusés de trahison, soit, à Sofia seulement, une trentaine de condamnation à mort. D'autres exécutions, d'allure également massives, auraient de même eu lieu dans les villes de province, comme Philippopoli et Varna. Le Bulgare est rude, cruel et vindicatif : il n'était pas besoin de ces condamnations pour nous l'apprendre.

Assez triste et mince personnage que le Prince Cyrille. Rien chez lui ne rappelait l'envergure de son frère, le Roi Boris, qui, comme son père, a joué avec autant de perfidie que de malheur le cheval allemand, mais dont on ne peut contester la culture et l'activité. Cyrille se contentait d'être un viveur couvert de dettes. Tenu à l'écart des affaires, il paraissait en prendre facilement son parti. Survint la mort du Roi Boris. Dans quelles circonstances ? Elles restent mystérieuses. Au cours du procès, le Prince Cyrille aurait déclaré que son frère n'était pas mort de mort naturelle, comme le prétendait la version officielle. De retour de son entrevue avec Hitler, Boris s'est-il servi de ce poison qu'il se vantait de toujours porter sur lui ? Ou a-t-il été abattu par un agent nazi ? ou encore par un de ces comitadjis bulgares dont l'espèce n'est pas rare et qui voulait venger son pays ? Quant à Cyrille lui-même, il ne jouait aucun rôle politique. Par un singulier retour des choses, cet homme léger et indifférent a payé de sa vie les erreurs dont son frère avait toujours évité de lui faire partager la responsabilité.

L'ancien Président du Conseil, Bogdan

Philov, était un paisible professeur d'archéologie. Mais le fait d'avoir achevé ses études à Dresde et à Berlin lui avait valu la faveur des Allemands. Ils avaient largement contribué à une fortune politique qui vient de se terminer par une fusillade. À côté de lui est tombé entre autres, le Ministre des Finances, Bojilov, dont la germanophilie, peut-être intéressée, était depuis longtemps notoire. Celui-là est en grande partie responsable de l'emprise économique allemande qui ne laissait plus à la Bulgarie aucune liberté d'action.

Ce n'est pas sans surprise que, parmi les personnalités bulgares mises en accusation, sinon exécutées, on relève les noms de plusieurs hommes politiques démocrates convaincus, et hostiles à la politique du Roi. On ne peut guère l'expliquer que par le déchaînement des éléments extrémistes.

Ce pays pauvre, entièrement agricole, où le sol est morcelé entre une infinité de paysans vivant plus ou moins chichement, a toujours été un terrain d'élection pour les idées agraro-communistes. Déjà à la fin de la guerre précédente, un régime inspiré par ces théories avait gouverné le pays jusqu'à l'assassinat de son véritable dictateur, Stamboulisky. Malgré la répression qui avait suivi, le parti dit agraire restait de beaucoup le plus nombreux. Mais de sévères mesures de police et des « élections dirigées » avaient jusqu'ici étouffé les aspirations qui sont en train de prendre une terrible et complète revanche. Les démocrates auxquels nous venons de faire allusion étaient les rivaux politiques du parti agraire ; celui-ci les élimine aujourd'hui sans pitié.

Enfin la Bulgarie a toujours été un actif réservoir de sympathies russes. Elle n'a jamais oublié que c'est à l'intervention armée de la Russie qu'elle doit son indépendance et que sa puissante protectrice avait rêvé, au Traité de San Stéfano, d'en faire le plus grand pays des Balkans, tandis que les autres États européens ont parcimonieusement rogné ses frontières au Congrès de Berlin. Aussi la statue d'Alexandre II, le « Tsar libérateur » est la seule qui orne la capitale. La Bulgarie n'a cessé de regarder vers la Russie comme vers une sœur aînée et bienfaitrice. En 1915, la participation de ses troupes dans le camp des forces opposées à la Russie était apparu comme un sacrilège. Si l'orientation communiste de la

Russie nouvelle avait détourné d'elle la Cour et les quelques milieux bourgeois, les sympathies populaires ne lui restaient pas moins profondément fidèles. Bien au contraire, sympathie slave et idéologie sociale se confondaient dans un même courant. Mais ce courant se trouvait endigué par un barrage de forces gouvernementales appuyées par une police tracassière et brutale.

Le flot de l'invasion russe a facilement emporté cette digue artificielle qui ne demandait qu'à céder. Les Bulgares ont ouvert avec joie les bras à leurs grands frères slaves. La Bulgarie s'est donnée avec amour à son protecteur traditionnel. Tout la préparait à accepter l'influence russe et l'idéologie soviétique.

Plusieurs journaux ont publié des récits de correspondants étrangers s'étonnant de se voir traités en suspects par l'État-Major russe qui a la haute main sur le pays. Les journalistes américains en particulier s'irritent de ne pouvoir franchir les limites de Sofia, alors que, devant eux, défilent des troupes russes transportées

dans des « jeeps » et des camions sortis des usines des États-Unis.

*
* *

La marée russe a donc inondé les Balkans en se répandant jusqu'à l'Adriatique à travers les escarpements de l'Albanie et de la Slovénie. Elle s'est cependant arrêtée aux pieds des montagnes grecques de l'Olympe et du Pinde qui dominant les abords de la Méditerranée, comme devant une zone interdite.

Il ne s'agit nullement de prétendre ici qu'un bouleversement révolutionnaire inspiré par les Soviets va changer la situation politique dans les Balkans. Il s'agit seulement de constater un fait : de la frontière de la Bessarabie aux abords de Budapest, la Russie est parvenue à s'assurer de puissants moyens d'action. On peut raisonnablement prévoir qu'elle saura s'en servir avec la largeur de vues et l'habileté dont sa politique n'a cessé de faire preuve au cours du présent conflit.

ANDRÉ LIORAN

EN MARGE DE...

● CETTE ACADEMIE

L'idée de fonder une *Académie canadienne-française* n'est peut-être pas mauvaise en soi, mais il reste à savoir si le temps était propice pour une telle fondation.

Quand Richelieu fonda l'*Académie française*, de grands esprits étoilaient déjà le firmament de la littérature en France. Et depuis longtemps !

Quant à notre littérature canadienne-française, elle est bien jeune et les chefs-d'œuvre n'y abondent pas encore. Certes, nous avons de beaux talents et, chez les moins de trente ans, il y a des promesses magnifiques, mais cela justifie-t-il une Académie ?

Un sauvage comme moi qui a beaucoup voyagé de par le monde et de par ses lectures considère qu'un cerveau bien meublé et bien cultivé comme M. Victor Barbeau aurait dû attendre plusieurs années avant de donner suite à son projet.

J'ai demandé ce qu'ils en pensaient à des gens intelligents. Les uns ont répondu : « Une Académie ? très drôle ! » ou « C'est très amusant ! » ou « C'est ridicule ! » D'autres, sans rien dire, ont haussé les épaules.

Nous avons une *Société des écrivains canadiens* qui a fait de l'excellent travail. Pourquoi tenter de créer à côté une sorte d'aristocratie qui n'en imposera à personne, sauf aux grands seigneurs qui se sont accordé le titre d'acadé-

miciens. Et de quel droit ? Suffit-il de dire : « C'est nous qui sommes les princesses ! » pour qu'aussitôt tout le monde s'incline devant nos prétentions ?

Avant l'*Académie française* et au moment où elle fut fondée, il y avait eu des génies et il y avait une floraison extraordinaire de talents transcendants. Et il y avait un milieu littéraire et artistique où l'esprit pouvait s'épanouir.

Est-ce le cas ici ?

Bien des gens qualifiés pour répondre en doutent — et avec raison.

Le sens de la mesure est une belle qualité qui pourrait s'acclimater dans nos parages. Quant au sens du ridicule... glissons, sans appuyer !

Mme Germaine Guèvremont s'est tirée d'affaires d'une façon habile et spirituelle dans un petit article publié par la « *Revue Populaire*. » Elle s'est arrangée pour ne pas dire grand'chose, mais elle pose toute une série de questions. C'est très amusant.

À tout événement, souhaitons longue vie à la nouvelle Académie, mais il est bien malheureux qu'on ne puisse pas avoir, à ce sujet, l'opinion de Richelieu.

Qui donc fera un *À la manière de Cami* ? Ce diable de Cami a ressuscité tant de gens dans *Le jugement dernier*, pourquoi un écrivain canadien ne ressusciterait-il pas Richelieu ? La parole est aux amateurs, à condition qu'ils ne soient pas tentés d'entrer à l'Académie !

● L'ÉPISCOPAT A RAISON

Le Conseil national de l'Épiscopat canadien a mis les points sur les i du péril qui existe à l'intérieur du pays : « Nous souhaitons par-dessus tout voir la paix intérieure régner dans notre cher Canada, une paix faite d'entente et d'estime réciproques entre les divers éléments constitutifs de la Confédération, l'élément anglais et l'élément français, une paix faite aussi de bienveillance et de générosité à l'égard de toutes les minorités ethniques et religieuses qu'abrite notre vaste pays. Car ce qui fait la

démocratie véritable, à l'opposé de l'absolutisme d'État et des régimes totalitaires, ce n'est pas seulement, ce n'est même pas précisément la volonté prédominante du plus grand nombre, c'est la poursuite sincère du bien commun dans le respect de la dignité et de la liberté de la personne humaine, c'est l'exercice constant de la justice distributive à l'égard des individus et des groupes qui composent la communauté politique et nationale. »

Et plus loin, le Conseil national de l'Épiscopat canadien parle des profonds redressements qui s'imposent au point de vue de la *législation scolaire* dans la plupart des provinces « à l'endroit surtout de l'élément catholique et de l'élément français, si l'on veut qu'elle reflète vraiment l'esprit d'entente cordiale qui a présidé à la constitution canadienne. Aussi longtemps, en effet, que les inégalités flagrantes qui subsistent, sur ce terrain, entre le traitement qu'accorde la Province de Québec à ses minorités religieuses et ethniques d'une part, et celui que leur imposent les autres provinces d'autre part, il nous paraît vain de parler d'égalité d'avantages et d'égalité de sacrifices, vain aussi d'espérer voir régner chez nous cette confiance mutuelle indispensable à la paix et à la prospérité publiques. »

Voilà les paroles les plus sensées que nous ayons entendues depuis longtemps à ce sujet ! Ce n'est pas sans de graves raisons que le Conseil national de l'Épiscopat canadien a jugé bon de parler si clairement, de mettre le doigt sur la plaie telle qu'elle existe.

Les aveugles voudront-ils enfin ouvrir les yeux ? Les sourds daigneront-ils entendre la voix de la sagesse ? Ce n'est pas sûr et pourtant pourquoi parler d'unité nationale, de concorde au pays sans les profonds redressements absolument nécessaires et en dehors desquels il n'y aura jamais d'unité canadienne !

● VIVE L'ENFANT NATUREL

Les femmes en général et les Anglaises en particulier sont impayables quand elles se mettent à avoir des idées biscornues ! Une femme mariée qui se fait appeler *Miss* et qui est la présidente de l'Association des femmes mariées, à Londres, prétend que « de plus en plus les femmes non mariées croient qu'elles

ne devraient pas être privées d'enfants parce qu'il y a une disette d'hommes à épouser. » Et elle affirme que ce sentiment prend racine en Angleterre et qu'il croît sans aucun doute aux États-Unis !

Certes, cette *Miss* a bien raison de chercher à améliorer le sort des femmes mariées, des femmes célibataires et aussi des enfants naturels, mais de là à prétendre qu'on devrait encourager les jeunes filles ou celles qui sont plus âgées à avoir des enfants, il y a un fossé profond — *et très creux* — à traverser !

On se demande parfois si certaines gens soi-disant intelligents ne sortent pas des petites maisons !

La vieille théorie de l'amour libre revient sur le tapis, mais, cette fois, avec des idées de maternité dans la tête ! Cela dépasse l'entendement ! On conçoit que M. Hitler ait demandé à toutes les femmes allemandes mariées ou non d'avoir des enfants. Son racisme n'avait rien de catholique et il voulait saper le christianisme à la base. Mais qu'une Anglaise à la tête d'une association sérieuse estime que les femmes devraient avoir des enfants sans se marier, c'est choir dans le ridicule et dans la bêtise.

Et elle dit que la mortalité est plus élevée chez les enfants naturels ! Et elle dit que ces derniers ne sont pas traités comme ils devraient l'être ! Et, par une contradiction effarante, elle souhaite plus d'enfants illégitimes !

Prenons garde, une société est bien malade quand elle met à la tête d'une grande association comme *Miss So & So*. Nous ne ferons pas à cette personne l'honneur de la nommer.

Ce n'est pas avec de semblables cervelles, que nous réussirons à rebâtir le monde, autrement ce serait le désordre nouveau. Et c'est peut-être ce qui nous attend !

● UBU-ROI

Bien des gens s'imaginent que tout va aller pour le mieux dans le meilleur des mondes quand l'État s'occupera de tout et que les citoyens vivront à ses crochets. Ces messieurs croient naïvement que les individus n'auront plus de responsabilités ni de soucis, les fa-

milles non plus. C'est un système commode mais qui réduit l'homme à un rôle d'ilote, mot qui d'après le dictionnaire a le sens figuré *d'homme rendu au dernier degré de l'abjection*.

C'est très joli, voire très beau de penser qu'on va servir le peuple en lui fournissant à titre gracieux les soins médicaux et chirurgicaux, le séjour à l'hôpital, cela fait très bien dans le paysage de la politique sociale, mais un sauvage se permet de penser qu'il vaudrait infiniment mieux donner à chacun un salaire raisonnable qui lui fournirait les moyens de donner tous ces avantages à sa famille, sans que l'État s'ingère dans ce domaine.

D'accord, le peuple a droit à tous les examens, analyses et soins nécessaires au diagnostic, au traitement, à la guérison des maladies ; le peuple a droit de profiter de tous les gestes bienfaisants de l'hygiène et de la médecine préventive. C'est le progrès, mais n'y aurait-il pas moyen de résoudre cette question en gardant le sens de la mesure, et sans chambarder des systèmes qui pourraient être améliorés, en évitant d'avoir recours à des procédés coûteux, dispendieux, ruineux qui, par ricochet, coûteront infiniment plus cher au public ?

Il faut un changement. Nous nous acheminons vers un nouvel ordre. C'est entendu et c'est indiscutable, mais pour l'honneur de la dignité et de la liberté de la personne humaine, n'enlevons pas toute initiative à l'individu.

Ce n'est pas l'État avec une armée de fonctionnaires qui pourra résoudre ce problème d'une façon sensée, honnête, juste et conforme aux grands principes qui ont contribué à façonner la civilisation.

Qu'on oriente un peu les recherches vers une solution qui ne fasse pas de l'État une sorte de tyran totalitaire. On sait trop ce que cela a donné ailleurs !

Qu'on tâche tout au moins de trouver un *modus vivendi* qui réduise au minimum l'ingérence de l'État dans ce secteur. Ou alors ne parlons plus de régime démocratique, de liberté, de dignité de la personne humaine. N'en parlons plus jamais !

Mais à quoi nous aurait servi d'abattre l'hitlérisme, si nous le remplaçons par un éta-

tisme qui serait roi et maître dans la vie individuelle, dans la vie familiale, dans la vie nationale !

● TOUTE LA VÉRITÉ

Dans *Le Droit* d'Ottawa, nous lisons cette notule sous la signature d'Argus. « Un missionnaire de l'extrême-nord canadien déclare que l'Esquimau ne ment jamais. Il faudrait donc envoyer bon nombre de nos gens à l'école de ces habitants des régions glaciales, pour qu'ils apprennent à toujours dire la vérité. »

Voilà une excellente recommandation dont les personnes appelées à rendre témoignage pourraient tirer profit. Il y a en effet des gens qui n'attachent pas toute l'importance désirable au serment. Ils jurent bien qu'ils vont dire la vérité, rien que la vérité, mais leur devise semble être : *Jurons toujours, on s'arrangera après !*

On ne comprend guère ces accommodements de la conscience avec des principes sacrés.

Il y a des individus qui, sans être sous serment, mentent avec un cynisme révoltant. Cela peut donner lieu à des scènes réjouissantes. En voici un exemple : une petite madame avait un chien qui passait son temps à japper. Les voisins firent une plainte et, après une brève enquête, on s'aperçut que le fameux chien n'avait pas de licence. Le colloque suivant s'engagea entre l'employé de la ville et le propriétaire du cabot. La scène se passe à la porte.

— Vous avez un chien, madame ?

— Non, monsieur.

— On m'a dit que vous en aviez un.

— Non, monsieur.

— Pourtant, madame, votre chien embête tout vos voisins !

— C'est faux, je n'ai pas de chien !

— Enfin, madame, j'ai de bonnes raisons de croire que vous en avez un.

— Vous vous trompez, monsieur.

— Est-ce que vous seriez prête à jurer que vous n'avez pas de chien ?

— Beau dommage, puisque je n'ai pas de chien.

— Alors, madame, comment appelez-vous le petit animal qui est à côté de vous ?

— Ah ! le petit sorcier, y jappe toujours ! Je l'avais pas vu !

La petite madame paya pour la licence de son chien, mais elle était prête à jurer qu'elle n'avait pas de cabot !

Scène drôle peut-être mais triste aussi, car avec une conscience aussi élastique, on peut aller loin sur ce terrain !

Pourquoi ne pas faire venir ici quelques Esquimaux qui enseigneraient aux nôtres l'art de dire toujours la vérité ?

● LA FORCE DU DESTIN

Les décisions des hommes ne changeront rien au destin qui doit échoir à la France, si l'on veut qu'une situation normale renaisse des ruines accumulées en Europe. Ou bien la France retrouvera sa force et le continent européen revivra. Ou bien on écrasera la France sous de belles phrases et ce sera le gâchis, le désordre qui, du continent, se répandra partout dans le monde.

Après l'autre guerre, quand les Rhénans voulurent devenir indépendants, c'est l'Angleterre qui s'y opposa. La France favorisait cette indépendance. Quand les Français occupèrent la Rhur, les Anglais *were against*. Et, au moment où cette occupation s'avérait une bonne entreprise pour le paiement des réparations, les Français furent obligés de lâcher prise, à la demande de l'Angleterre. Et, avant cela, au traité de Versailles quand la France voulut monter la garde sur le Rhin, les Américains et les Anglais, en dépit des protestations de Foch et de Clemenceau, refusèrent cette garantie de paix à la France. Et Lord Robert Cecil disait : « *Those Frenchmen are too greedy !* »

L'Angleterre ne voulait pas d'une France trop forte. On sait ce que ce système de haute politique internationale a donné comme résultats!!!

Et déjà on s'apprête à recommencer les mêmes erreurs. Déjà, dans les quotidiens et les revues on commence à lire les mêmes arguments que ceux d'il y a vingt-cinq ans ! On veut laisser la France se débrouiller toute seule

devant le voisin enragé qui passe son temps à préparer la guerre pour aller la porter quatre ou cinq fois par siècle chez une voisine économe, sérieuse, qui a le cœur à l'ouvrage et qui veut qu'on lui fiche la paix ! *Cette paix, la France l'aura-t-elle si on ne lui donne pas le Rhin ?*

Si les Alliés s'imaginent qu'on va rayer la France de l'échiquier européen sans qu'il en coûte aux autres joueurs, on se trompe dans les grandes largeurs... vitales !

La France, c'est le droit, la raison, c'est le travail acharné, c'est l'économie bien comprise, c'est le cran, c'est le dévouement à toutes les grandes causes de l'humanité ; la France, c'est

un principe de paix, de force honnête qui ne cherche des querelles d'Allemand à personne ! La France, c'est le respect de la dignité humaine, c'est le gage que les idées de liberté, de concorde, de charité évangélique, de fraternité sociale et d'égalité bien comprise se lèveront au-dessus des ruines de guerre ! Qu'on se le mette bien en tête, rien de solide ne sera bâti dans le monde sans la France ! Autrement, on édifiera des castels mirifiques sur le sable mouvant des décisions arbitraires et tout sera à recommencer. De deux choses l'une : la France sera forte et sa force, mise au service du droit, sera un des pivots essentiels à la paix mondiale ou bien on travaillera à l'élaboration du chaos universel.

Rien sans la France !

Guy SAUVAGE

D'ANTON RUBINSTEIN À SIMON BARÈRE

Simon Barère, le célèbre virtuose russe du piano que l'on doit entendre en récital à l'Auditorium de l'Université le 18 avril prochain, a été souvent comparé à Anton Rubinstein.

Il y a quelques années, le compositeur et musicographe anglais Clarence Lucas écrivait un article intitulé : *d'Anton Rubinstein à Simon Barère* dans lequel il comparait les mérites des grands pianistes de tous les temps en regard de la virtuosité de Barère. « Je ne crois pas, écrivait-il, que de Pachmann, lorsqu'il était au pinacle, put jouer avec plus de délicatesse. Je ne crois pas que Rubinstein ait eu plus de puissance. Entre ces deux extrêmes : la *massivité* de Rubinstein et la légèreté de de Pachmann, Barère tient le juste milieu : il soumet puissance et vélocité aux exigences de sa remarquable musicalité. »

Clarence Lucas se demandait si même von Bulow pouvait jouer avec autant de clarté et d'austère dignité la célèbre sonate *Hammerklavier* de Beethoven.

Physiquement, Simon Barère ressemble à Rubinstein. Il a sa carrure et ses puissants bras ; il a son extraordinaire souplesse digitale. On a appelé Barère un titan du clavier. On a dit de lui qu'il était l'un des deux ou trois plus grands pianistes de notre époque.

L'A.G.D.U.M. a le très grand honneur d'offrir à ses membres un récital du maître russe le 18 avril. On peut obtenir des billets au Secrétariat de l'Association jusqu'au 4 avril, et après cette date, chez Archambault et Willis.

JEAN SAUCIER

LES PERLES DE LA COURONNE

ROGER DUHAMEL

Parmi les perles de la couronne impériale, il n'en est aucune qui ne soit plus chère au cœur des Anglais que l'Inde, territoire fabuleux pour lequel ils se battent depuis des siècles et qu'ils n'ont nullement l'intention d'abandonner après la guerre. L'Angleterre est résolue à recourir à tous les expédients, à toutes les palinodies, à toutes les hypocrisies, à tous les dénis de justice, pour garder son drapeau, flottant au-dessus de ce domaine lointain, qui symbolise sa puissance et sa grandeur. M. Winston Churchill, tory intelligent et tenace, exprime très clairement toute la tradition britannique, quand il répète à diverses occasions et dans une forme qui varie peu : « Nous entendons demeurer longtemps encore, indéfiniment, les maîtres véritables de l'Inde. Nul ne peut contester notre droit et notre pouvoir de restreindre les libertés constitutionnelles de l'Inde... Je ne suis pas devenu le premier ministre du Roi pour présider à la liquidation de l'Empire britannique... Nous avons l'intention de garder notre bien. » Apparemment, comme l'avait déjà constaté à ses dépens François Ier, l'héritage d'Adam n'a pas été partagé également...

« Notre droit et notre pouvoir » : ainsi s'expriment les impérialistes, les dominateurs de tous les temps. Le vocabulaire change peu. Il y a toutefois 390 millions d'êtres humains qui ne partagent pas ces

vues et qui sont pourtant personnellement en cause. Leur témoignage est-il donc irrecevable ? L'Inde est-elle travaillée par des ferments subversifs, sa libération serait-elle le début d'une ère d'anarchie et de chaos ? La propagande le prétend, mais la vérité n'est pas la propagande, elle est plus exigeante. Écoutez les affirmations de Jamaharlal Nehru, l'un des plus grands hommes d'État contemporains : « Il faudra liquider l'impérialisme britannique et reconnaître l'indépendance de l'Inde... Mon pays n'acceptera jamais une place dans l'Empire, de quelque nom que l'on décore sa condition... Nous voulons l'indépendance, non pas un statut de domination, non pas un autre statut... Une nation unie, libre, démocratique, intimement associée à d'autres nations libres au sein d'une fédération mondiale : voilà le rêve de l'Inde. » Nehru n'a-t-il pas raison contre Churchill, la liberté ne doit-elle pas triompher du vasselage ?

Voyons les faits essentiels. L'Inde est un immense pays, d'une superficie égale à la moitié environ du territoire américain, où vit une population de 390 millions d'hommes. Le rapport Simon a mis en lumière que « le recensement énumère 222 idiomes particuliers à l'Inde ; mais, sans se perdre dans tous ces détails, qu'il suffise d'indiquer que, pour se faire comprendre dans toutes les parties de l'Inde

(sans parler des zones spéciales et des tribus éloignées), il faudrait maîtriser autant de langues différentes qu'un linguiste disposé à atteindre au même résultat dans toute l'Europe. » Les Hindous forment 68 pour cent de la population, les Mahométans, 22 pour cent, et les petits groupements, 10 pour cent.

Le pays est avant tout agricole, 75 pour cent de la population s'adonnant au travail de la terre, tandis que dix pour cent seulement vit de l'industrie. Cette dernière a toutefois accompli d'énormes progrès en ces dernières années et la guerre n'y a sans doute pas été étrangère. Aux fonctions artisanales s'est ajouté l'essor d'une industrie de l'acier, du papier, du verre, du savon et de la quincaillerie. Le jute est en grande demande. Les échanges commerciaux sont étroitement liés à l'état de sujétion du pays à l'Angleterre ; les Hindous prétendent, non sans raison, que leur pays ne retire pas tout ce qu'il devrait de bénéfices, à cause de cette infériorité politique. La conclusion, écrit Rubbard, « c'est que l'autonomie financière, ainsi définie, est réelle, mais que la situation politique et constitutionnelle porte inévitablement le gouvernement de l'Inde à accorder plus d'attention aux intérêts britanniques, quand il formule ses propositions, que ce ne serait le cas, l'Inde eût-elle un gouvernement pleinement autonome. » De son côté, dans son livre qui est un réquisitoire implacable, Frances Gunther explique d'une façon plus concrète le mécanisme de cette économie artificielle, fondée sur l'exploitation des faibles, au bénéfice de quelques éperviers de haut vol : « Les Indiens tissaient des cotonnades uniques, ils brochaient une soie non-pareille. Les Anglais arrachèrent à leurs métiers ces artisans si bien doués, ils les mirent à la culture du coton. Les navires britanniques parcouraient la moitié de la terre pour transporter ce coton en Grande-Bretagne, où les tisserands du

Lancashire, dans des usines sinistres qui assombrissaient la campagne anglaise, autrefois si belle, le transformaient en tissus hideux. Ensuite, les *dockers* empilaient des millions de yards de ces tissus, et en route pour l'Inde ! Là-bas, l'Indien, qui cultivait le coton, tout comme l'Anglais qui le tissait, gagnait un salaire de famine et vivait une vie misérable. »

Ce n'est pas une légende, c'est de l'histoire contemporaine, de l'histoire quotidienne. Sans doute, M. Churchill peut-il expliquer son attachement « au joyau de la couronne » en prétendant que deux Anglais sur dix dépendent de l'Inde. Que répondrait-il si d'aventure le gouvernement japonais allait soutenir que deux Japonais sur dix dépendent de la Chine ? Et que se passerait-il donc de si abominable si l'Angleterre accordait à l'Inde sa liberté ? Frances Gunther répond sans ambages : « Sans doute, verrions-nous moins de rouge sur la carte, ce rouge qui nous fait penser à la chasse au renard, et, aux colonies, moins de clubs dont l'entrée est interdite aux indigènes, la Riviera n'aurait plus ses colonels à demi-solde. Les Anglais ne draineraient plus l'or de l'Inde pour garder le contrôle du commerce argentin. Ce serait là de grands changements pour un petit nombre de familles anglaises, qui, au surplus, perdraient leur influence. » Remarque féroce : est-elle dépourvue de fondement ?

Des différents partis politiques de l'Inde, le plus connu à l'étranger et sûrement le plus influent, c'est le Congrès, fondé en 1885, fait paradoxal, par un fonctionnaire anglais à la retraite, A. O. Hume. C'est en septembre 1920 que le Congrès est passé sous la direction d'un groupe déterminé à agir, sous l'inspiration de Gandhi, l'un des penseurs les plus nobles de notre époque, même s'il est arrivé un jour à Churchill, qui se montre volontiers gaffeur, d'affirmer qu'il le trouvait *dégoû-*

FAITES AFFAIRES
AVEC UNE MAISON
CANADIENNE-FRANÇAISE

W.-A. GERVAIS
BIJOUTIER

*Nous avons toujours un choix complet de
Diamants, Montres, Horloges*

1305, Mont-Royal Est - - Montréal

Près de Chambord

Tél. : AMherst 2403

GÂTEAUX

CINDERELLA
CORNETS

MAGIC

Favoris depuis quarante ans

O. GAUTHIER Limitée
MONTRÉAL

Aubry-Paris

*Préparez vos fines liqueurs à l'avance
avec les SIROPS AUBRY-PARIS*

SPÉCIAL 24 OZ STYLE FRANÇAIS

Grenadine Crème Cacao

Kirsh Kummel

Cointreau Crème Menthe

Demandez-les chez votre marchand
ou appelez DUPont 6225

PRODUITS
PHARMACEU-
TIQUES, SPÉ-
CIALISÉS.

LABORATOIRE
DESAUTELS
LIMITÉE
MONTRÉAL

LE LAIT EST INDISPENSABLE A LA SANTE

Par égard pour la santé morale et physique, comme aussi pour supprimer les dépenses inutiles, coopérons tous à la suppression des nuisances. Le confort, le bien-être et l'hygiène exigent que chacun respecte les grandes lois de la salubrité publique. La fumée, la poussière et les émanations des détritrus ne contribuent guère à la santé. La propreté est un rempart contre la maladie. Chacun de nous peut coopérer au maintien de la santé collective en observant rigoureusement les règlements d'hygiène en vigueur dans sa municipalité. Par l'intermédiaire de ses inspecteurs sanitaires, le ministère de la santé et du bien-être social veille à la salubrité publique. Par exemple, au cours du mois de décembre, les inspecteurs ont confisqué 4,297 livres d'aliments impropres à la consommation. Afin d'assurer le respect des règlements d'hygiène durant cette période, ils ont visité 111 boulangeries, 883 épicerie, 446 restaurants, 1052 boucheries et 115 marchés publics. La surveillance des produits laitiers les a conduits dans 19 beurreries et fromageries, 176 laiteries publiques, 121 usines de pasteurisation, 347 vacheries et laiteries du producteur. Le lait est indispensable à la santé des gens. C'est pourquoi le ministère de la santé et du bien-être social exerce une surveillance étroite et méticuleuse sur le lait et ses dérivés. C'est un aliment universel et sans l'usage quotidien d'une certaine quantité de lait il est à peu près impossible d'assurer aux enfants une réserve suffisante de calcium pour les os et les dents et de fournir à tous assez de riboflavine, un des facteurs du complexe vitamini-que B. Le lait renferme en plus des protéines, d'autres sels minéraux et d'autres vitamines surtout la vitamine A, facteur de vitalité et de résistance. Un tel aliment doit nécessairement être sain. L'inspection sanitaire est donc indispensable et chacun devrait faire sa part en ce sens car la santé publique de notre province dépend du soin avec lequel notre population respecte les principes généraux de l'hygiène, ne l'oublions jamais.

MINISTÈRE DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL

Honorable docteur J. H. A. PAQUETTE
ministre

Docteur JEAN GRÉGOIRE
sous-ministre

L'A. G. .D U. M.

présente

son

CONCERT GALA
ANNUEL

LE 18 AVRIL 1945,

À L'AUDITORIUM DE L'UNIVERSITÉ

En récital, le célèbre pianiste russe

SIMON BARÈRE



Pour réservations : AT. 9451, local 55

tant. Gandhi et Nehru n'ont pas la même orientation, mais ils mettent de côté toutes leurs divergences de vues, dès qu'il s'agit de préparer la grandeur de leur pays. D'aucuns ont cherché à les opposer, mais ce fut toujours peine perdue. Ils sont d'abord et avant tout des nationalistes hindous, et l'on pourrait presque dire la même chose de Jinnah, chef de la Ligue musulmane, qui reçoit des encouragements de l'extérieur pour diviser le pays, mais qui a peine à trouver des points de vue différents de ceux exposés par Gandhi et Nehru.

Pour retracer l'origine de la réaction nationaliste dans l'Inde, il est indispensable de remonter au siècle dernier, à l'époque malheureuse de la mutinerie de 1857. Il s'est développé depuis lors une animosité profonde entre les fonctionnaires anglais et la masse de la population indigène, une hostilité aussi qui s'est exprimée plus ou moins violemment à plusieurs reprises. C'est dans cette atmosphère de tension et de patriotisme blessé que le Congrès a pris naissance et les hommes d'État britanniques, toujours attentifs à ce qui se passe dans cet immense empire, n'ont pas tardé à juger que ce mouvement compromettrait leur suprématie. Lord Curzon, vice-roi de 1900 à 1905, s'en rendait bien compte, qui écrivait au secrétaire d'État pour les colonies : « Je suis persuadé que le Congrès s'en va, titubant, à sa perte, et l'un de mes plus chers désirs, durant mon séjour dans l'Inde, sera de l'aider à atteindre une mort paisible. » Lord Curzon était mauvais prophète, car l'égoïsme est mauvais conseiller.

Après la dernière guerre, le malaise social qui s'est durement fait sentir dans l'Inde a accentué la poussée nationaliste, qui correspond au reste à un sentiment profond et à une exigence fondamentale. Dans son *Indian Diary*, parue en 1930,

M. E. S. Montagu, alors secrétaire d'État pour l'Inde, pouvait écrire : « Je répète que nous devons la situation politique de l'heure à la question sociale, au fait que les fonctionnaires consentent à travailler avec les Indiens, mais non à se mêler à eux en dehors des affaires, au fait que les Boxwallah (hommes d'affaires anglais de l'Inde), ne veulent aucunement entretenir des relations avec eux. » Le mécontentement général s'est augmenté de l'influenza, des mauvaises récoltes, du chômage, des militaires démobilisés et des bénéfices exorbitants de la plupart des industriels qui ont mis le pays en coupe réglée. Au surplus, les Indiens n'ont pas eu à se féliciter des progrès accomplis sous la domination britannique ; il y a encore 90 pour cent d'illettrés, le revenu annuel de l'Indien est de \$15.00, la moyenne de la vie humaine est de 26 ans, etc.

Il est arrivé au gouvernement anglais d'avoir l'idée malencontreuse de faire voter les *Rowlatt Acts*, dans le but d'étouffer les séditions par des méthodes autocratiques, de nature à les provoquer. Le résultat, ce fut l'affaire d'Amritsar, où des troupes firent feu sur des Hindous paisiblement réunis, causant la mort de 379 personnes et en blessant environ un millier. Les Hindous ne sont pas belliqueux ; accepteront-ils toutefois indéfiniment le joug d'une puissance étrangère qui leur a tout enlevé et ne leur a rien donné en retour ? Les nations véritablement démocratiques du monde ne feront-ils pas un jour pression sur la Grande-Bretagne pour que cesse ce scandale ?

Frances Gunther pose nettement le problème, quand elle conclut : « L'Angleterre a le choix entre le rouet et la mitrailleuse. Elle a le choix, et elle garde la responsabilité. Nehru est la voix de l'Inde, Nehru est la voix de l'Asie. Nehru est la

voix de la liberté et d'un ordre nouveau. S'il parle, il ne peut agir. L'Empire l'en empêche, l'Empire le met en prison... Partout dans l'Inde, il y a pourtant des fusils et des carabines. On peut tirer. Si l'Angleterre n'entend pas d'autre langage, l'Inde pourrait bien apprendre à le parler. »

L'Inde attend son destin. Elle donne à l'univers l'exemple magnifique d'une pa-

tience admirable. Mais la patience n'est pas la résignation. Elle veut jouer le rôle qui lui revient et aucune puissance d'écrasement ne prévaudra contre cet appel irrésistible de la vie.

En marge de W. F. Duffett, A. R. Hicks et G. R. Parkin, *L'Inde d'aujourd'hui*, aux Éditions Bernard Valiquette, Montréal 1944, et Frances Gunther, *La révolution de l'Inde*, aux Éditions Parizeau, Montréal 1945.

LES LIVRES

JEAN-PIERRE HOULE

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DES ÉTATS-UNIS, par Walter Lippman. (Éditions de la Maison Française à New-York)

« Pendant les années qui précédèrent l'entrée des États-Unis dans le conflit actuel, notre politique étrangère atteignit à la banqueroute dans l'absurde, le seul dénouement auquel elle put prétendre. » En ces termes violents, Walter Lippmann le grand journaliste américain, juge et condamne la politique étrangère de son pays ou plus exactement l'absence d'une telle politique dans une nation qui se considère à bon droit, une puissance. Lippmann exagère-t-il ou cède-t-il à quelque rancœur partisane ? Nous en doutons lorsque nous nous rappelons, par exemple, qu'au mois de juillet 1939, la Commission Sénatoriale des Affaires étrangères se prononça pour le maintien de l'embargo qui empêchait la Grande-Bretagne et la France d'acheter des armes, aux États-Unis, pour ré-

sister à l'Allemagne qui depuis 1936 était l'alliée du Japon ? Nous nous souvenons également de la triste contribution des États-Unis à l'édification d'un ordre international après la guerre de 1914-1918.

« Trois fois nous nous sommes trouvés en guerre sans nous être préparés à combattre et deux fois nous avons conclu la paix sans savoir ce que nous voulions ». Le désir de Lippmann et le nôtre est que cette fois, les États-Unis sachent ce qu'ils veulent et qu'ils abandonnent définitivement l'habitude de prendre des obligations, d'affirmer des droits et de proclamer des credos sans « porter leur force matérielle au niveau de leurs engagements. » ... « Le spectacle de cette grande nation qui ne sait pas ce qu'elle veut est aussi humiliant que dangereux. » La récente polémique entre journaux anglais et américains souligne malheureusement trop ce jugement de

Walter Lippmann. Mais pourquoi la république américaine en est-elle là ? Parce que « depuis une cinquantaine d'années, le pays n'a pas eu de politique étrangère définie et acceptée de tous. » Depuis la fin de la guerre d'Espagne en 1898, les États-Unis multiplièrent leurs obligations alors que l'opinion publique divisée interdisait absolument une politique étrangère bien définie. Après avoir fait l'historique de ces obligations et de l'opinion publique ; après avoir retracé la politique de Théodore Roosevelt et de Wilson, pour conclure à la banqueroute de la diplomatie américaine, Lippmann raconte les efforts de F. D. Roosevelt pour amener les États-Unis à assumer leurs obligations et leur part de responsabilité dans le conflit actuel.

L'auteur n'a pas écrit un réquisitoire ; il ne se contente pas de condamner ; appuyé sur l'histoire et sur une vaste expérience de journaliste, désireux de servir son pays, il lui trace un véritable programme de politique étrangère.

Un livre honnête, courageux que particuliers et hommes d'état liront avec profit et dont nous adoptons pleinement la conclusion : « Les grandes puissances ne perpétueront leur alliance que par l'organisation d'un ordre international où les autres peuples trouvent leurs libertés reconnues par des lois, *des lois respectées des grandes puissances*, (c'est nous qui soulignons) et que tous les autres seront, au besoin, forcés d'observer. Que ce programme s'accomplisse, l'ordre nouveau ne reposera pas sur le sentiment mais sur l'intérêt, l'intérêt éclairé. À cette condition seulement, il sera fort — et son autorité s'exercera. À cette condition seulement, il sera libéral — et son autorité durera. »

BAUDELAIRE ET SA MÈRE, par Albert Feuillerat (Les Éditions Variétés, Montréal.)

Toute étude sur la vie ou l'œuvre de Baudelaire, ne peut nous laisser indifférents, car si elle est faite avec une sympathie clairvoyante, elle risque de nous apporter une lumière nouvelle, un enseignement précieux sur le douloureux et génial poète. M. Albert Feuillerat vient d'apporter aux amis, aux admirateurs de Baudelaire, un document fort précieux qui fait « revivre l'auteur des Fleurs du Mal dans tou-

te la complexe singularité de sa plus intime nature. » Les rapports de Baudelaire et de Mme Aupick, sa mère, étudiés d'après la correspondance du poète, tel est le livre de M. Feuillerat qui apporte à son analyse une profonde sympathie.

L'un des Baudelairiens les plus avertis et les plus au fait de tout ce qui touche le poète, M. Feuillerat a été étonné du peu d'intérêt que les biographes de Baudelaire accordent à sa mère, ou du mépris dans lequel ils la tiennent.

Caroline Aupick, veuve Baudelaire, est à peu près « le contraire de l'insignifiante, odieuse personne qu'on nous a jusqu'ici présentée. » Elle ne manquait pas d'esprit et s'y entendait fort bien en littérature, ayant un bon goût sûr, et Baudelaire lui doit indiscutablement quelques-unes des particularités de son tempérament littéraire. La vie de ces deux êtres trop semblables ne pouvait s'écouler sans heurts, tout les portait à s'affronter et à s'exaspérer. « Il y a dans leurs relations, les éléments d'un véritable roman psychologique, à double face, — roman de l'amour maternel, roman de l'amour filial — aux péripéties orageuses, parfois pathétiques, quelquefois faisant le comique. » Un livre humain qui nous fait mieux connaître Baudelaire.

SEIGNEUR, APPRENEZ-NOUS À PRIER, le dernier chef-d'œuvre du grand écrivain catholique : Paul Claudel ; Gallimard éditeurs, Paris. Réimprimé par Librairie J. A. Pony Limitée, 554 est, rue Ste-Catherine, Montréal.

« Les Éditions Pony ont le très grand plaisir de vous offrir le dernier ouvrage de Paul Claudel qui sera certainement l'événement littéraire de la saison. Ce dernier livre du grand maître : « Seigneur, apprenez-nous à prier », paru à Paris, à la fin de l'année 1942, nous donne singulièrement un aperçu de l'atmosphère où se trouvait la France à cette époque pleine de ténèbres et de souffrances inconnus.

Dans ce volume, riche de promesses insoupçonnées, Claudel, fort de l'angoisse française, veut réarmer la France, soldat de Dieu. Et c'est en cherchant en nous, — le royaume de Dieu n'est-il pas en nous ? — qu'il nous invite à méditer sur les nobles vérités de toujours. Les évangiles, ces nourritures terrestres, lui

sont un point de départ pour d'étonnantes découvertes spirituelles.

Claudé seul pouvait écrire ces essais sans courir le risque d'être ennuyeux. Dans un style tout d'images et de couleurs, où l'esprit côtoie le sublime, Claudé, se servant d'illustres tableaux pour mieux nous faciliter son jeu, nous explique, — disons mieux, — veut nous faire comprendre comment la foi est chose nécessaire et combien elle est facile aux cœurs sincères.

Il a fait son œuvre de grand chrétien et reste ainsi la personnalité la plus vraie de la France de toujours.

Ce livre, introuvable à Paris, nous dit beaucoup de sa valeur. Nos lecteurs sauront apprécier à leur tour cette belle publication pleine d'espérance et d'énergie spirituelle et qui décevra le chef-d'œuvre de Claudé. »

(Communiqué)

ÉCHOS ET NOUVELLES

● DÎNER DES DIPLÔMÉS DE L'UNIVERSITÉ DE TORONTO

Les diplômés de l'Université de Toronto, section de Montréal, ont organisé un dîner qui eut lieu le 12 février dernier, à l'Hôtel Ritz Carlton et auquel l'invité d'honneur était le Dr Sidney Smith, président élu de l'Université de Toronto. Le docteur Smith a traité des problèmes en matière d'enseignement supérieur et universitaire. Les diplômés de l'Université McGill, de l'Université Queen's, de l'Université de Montréal et de plusieurs autres universités, étaient représentés à ce banquet. Au cours de ce dîner, le président de l'A.G. D.U.M. a remercié le conférencier au nom de l'assistance.

* * *

● BOURSE CHANTLER & CHANTLER CO.

Le laboratoire d'entomologie de l'Institut de Biologie a reçu dernièrement une bourse de recherches de \$100.00 de la Cie Chantler & Chantler de Toronto. Cette somme sera ap-

pliquée à l'achat de matériel et d'appareils de recherches.

* * *

● ASSOCIATION PROFESSIONNELLE DES INDUSTRIELS

L'Association professionnelle des industriels a mis à la disposition de l'Université de Montréal la somme nécessaire pour couvrir les frais de fonctionnement du département des Relations industrielles dont l'enseignement accroîtra le prestige de l'Université et rendra de grands services au Canada français. Elle a ainsi fait preuve d'un magnifique esprit social et on ne saurait trop le souligner.

* * *

● CONCOURS D'AGRÉGATION

Le Conseil de la Faculté de Médecine de l'Université de Montréal, conformément à une décision prise à sa séance du 24 janvier 1945, ouvre un concours d'agrégation pour les postes d'agrégés suivants :

1. ELECTRO-RADIOLOGIE ET AGENTS PHYSIQUES :

- a) Electro-Radiologie 1 poste
 - b) Agents physiques (Physique Médicale) 1 poste
- ## 2. CLINIQUE OBSTÉTRICALE, à l'Hôpital de la Miséricorde 1 poste
- ## 3. PHTISIOLOGIE, à l'Institut Bruchési 1 poste

Ceux qui désirent poser leur candidature sont tenus de le faire par écrit avant le 8 mars 1945.

*
* *

● FACULTÉ DES SCIENCES SOCIALES, ÉCONOMIQUES ET POLITIQUES

Le corps professoral du nouveau département des relations industrielles

Le Conseil de la Faculté des Sciences sociales a désigné les professeurs qui seront chargés de l'enseignement de la section des relations industrielles dont les cours se donnent de jour et sont ouverts depuis le 5 février.

Le R. P. Émile Bouvier s.j., chef du département, professeur titulaire de Relations industrielles prendra aussi charge des cours de Méthodologie ; Morale industrielle ; Économie politique (les théories monétaires) ; Économie politique (les prix, les crises) ; Les problèmes du salaire ; Les relations industrielles ; les conventions collectives.

Voici les autres nominations :

Philosophie sociale : R. P. Ceslas Forest, O.P.

Philosophie économique : R. P. Thomas Lamarche.

Civilisation française et institutions du Canada français : Édouard Montpetit.

Les problèmes de la famille ouvrière : Arthur Saint-Pierre.

Économie politique (La production des biens) : François Vézina.

Économie politique (La circulation des biens) : Guy Vanier.

Économie politique (La répartition des biens) : Guy Vanier.

Histoire des doctrines économiques : Anatole Désy.

Recherches sociales : Arthur Saint-Pierre.

Hygiène sociale : Dr J. A. Baudouin.

Aspect légal des faits sociaux : Maximilien Caron.

Statistique (Théorie et méthode) : Arthur Léveillé.

Statistique (Travaux pratiques) : Arthur Léveillé.

Hygiène industrielle : Dr J. A. Baudouin.

Psychiatrie industrielle : Dr Antonio Barbeau.

Économie politique (Les finances publiques) : François Vézina.

Géographie économique : Raymond Tange.

L'action syndicale : R. P. Jacques Cousineau.

Les problèmes de la famille nombreuse : Fernand Chaussé.

L'industrie et la protection de la population rurale : Firmin Létourneau.

La sécurité sociale : André Montpetit.

La coopération : Wilfrid Guérin.

Conciliation et arbitrage dans les conflits du travail : Jean Cornez.

Théorie de la comptabilité et analyse des bilans : J. Ste-Marie.

Histoire des mouvements patronaux et ouvriers : Arthur Saint-Pierre.

Quelques professeurs restent à nommer dont nous donnerons les noms plus tard.

*
* *

● DIX-SEPT NOUVEAUX PROFESSEURS AGRÉGÉS À LA FACULTÉ DE MÉDECINE

Le Conseil de la Faculté de Médecine de l'Université de Montréal, à sa dernière séance régulière, a nommé dix-sept nouveaux professeurs agrégés. Ces nominations sont faites par le Conseil de la Faculté de Médecine après épreuves de titres et travaux, et d'une leçon devant un jury.

Les nouveaux professeurs agrégés sont les suivants :

En médecine générale

MM. les Docteurs :

Dandurand (René), médecin à l'Hôtel-Dieu

Dufresne (Roger), médecin à Notre-Dame

Grignon (C.-Émile), médecin à Notre-Dame

Hébert (Georges), médecin à Notre-Dame

Lefebvre (Rodrigue), médecin à l'Hôtel-Dieu

Prévost (Jules), médecin à Notre-Dame

En chirurgie générale

MM. les Docteurs :

Desjardins (Édouard), chirurgien à l'Hôtel-Dieu

Hébert (Charles), chirurgien à Notre-Dame

Lefrançois (Charles), chirurgien à l'Hôtel-Dieu

Ricard (Paul-M.), chirurgien à Notre-Dame

Smith (Pierre), chirurgien à Saint-Luc

Tremblay (Jean), chirurgien à Notre-Dame

En urologie

MM. les Docteurs :

Bourgeois (Paul), F.R.C.S. (c), Chef du service d'Urologie à Notre-Dame

Bourque (Jean-Paul), urologiste à l'Hôtel-Dieu.

En chirurgie infantile et orthopédie

M. le Docteur :

Favreau (C.-A.), chirurgien à l'Hôpital Sainte-Justine.

En physiologie

M. le Docteur :

Robillard (Eugène), chargé du cours de Physiologie à l'Université de Montréal.

En hygiène

M. le Docteur :

Groulx (Adélarde), directeur du service de santé de la ville de Montréal.

*
* *

● NOMINATIONS À LA FACULTÉ DE CHIRURGIE DENTAIRE

Le Chancelier de l'Université, S. E. Monseigneur Joseph Charbonneau, vient d'approuver les quelques nominations de professeurs faites tout récemment par le Conseil de la Faculté de Chirurgie dentaire :

Le Docteur Conrad Archambault, professeur agrégé de déontologie.

Le docteur Armand Fortier, chargé du cours d'histoire de la dentisterie.

Le docteur Maurice Hudon, chargé du cours de radiologie.

Le docteur Amherst Hébert, chargé du cours d'hygiène dentaire.

Le docteur Victorien Dubé, chargé du cours de prothèse.

Le docteur Jean-Paul Lussier, chargé du cours de matière médicale.

*
* *

● À LA FACULTÉ DES SCIENCES

La Faculté des Sciences annonce les nominations suivantes :

a) *Professeurs titulaires* :

1) le docteur Georges Baril permute de la chaire de chimie générale à la chaire de chimie biologique ;

2) M. Lionel Lemay est nommé professeur titulaire de chimie générale ; M. Léon Lortie, professeur titulaire de l'histoire des sciences.

b) *Professeur agrégé* :

M. Louis-Philippe Bouthillier est nommé professeur agrégé de chimie biologique.

*
* *

● LE DIMANCHE DU PRATICIEN

La Société Médicale de Montréal a repris au cours du mois de février, une vieille tradition : « le dimanche du praticien », journée d'études médicales. Le programme du « premier dimanche » tenu sous la présidence du docteur Paul Letondal, avait été préparé sous la direction du docteur J. Roméo Pepin, professeur de clinique médicale à la Faculté, et comportait des communications des docteurs Antonio Barbeau, René Dandurand, Albert Jutras, Romuald Gatién, Paul Poirier, Roland Dussault, Paul Letendre et Rodrigue Lefebvre.

*
* *

● SOCIÉTÉ DE BIOLOGIE

Le professeur Pierre Masson a été élu président de cette société.

Téléphone : PLateau 9709

ANDERSON & VALIQUETTE

Comptables-Vérificateurs

84 ouest, rue Notre-Dame — Montréal

CREDIT FONCIER FRANCO-CANADIEN

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

5 est, rue ST-JACQUES

Siège social : Montréal

Succursales : Québec — Toronto — Winnipeg
Régina — Edmonton — Vancouver

(Propriétés à vendre)

C'EST LE TEMPS DE LIRE LE DEVOIR DE LE FAIRE LIRE...

Le « Devoir » fournit les indications les plus précises, les plus abondantes possible sur les événements contemporains. Il donne son avis avec toute franchise.

Lisez le « Devoir » et faites-le lire. 3 sous le no.

Par la poste, en dehors de Montréal et de sa banlieue, \$6.00 par année. Aux Etats-Unis \$8.00; dans les autres pays, \$10.00.

Adressez toute la correspondance au « Devoir », Service du tirage, 430, rue Notre-Dame (est), à Montréal, Canada.

Tout Laine ou falsifiée, une étoffe est une étoffe... Pourtant si l'on compare, l'authentique est moins chère. Ainsi du LAIT... A prix égal, la qualité

J OUBERT l'emporte
haut la main.



Derniers devoirs...

— Laissez-nous vous assister dans vos derniers devoirs envers ceux qui partent. Nos conseils sont basés sur l'expérience.

Salons mortuaires — Service d'ambulance

GEO. VANDELAC Limitée

Fondée en 1890

G. VANDELAC, Jr. — Alex. Gour

120 est, rue Rachel, Montréal — BÉ. 1717

Résidence :
8813, Boul. La Salle
YOrk 3165

Soir :
783, St-Ferdinand
WE. 5838

PAUL-ÉMILE SAVAGE NOTAIRE

Bureau : EDIFICE TRAMWAYS

159, Craig O., suite 613-14 — BE. 1708



Tél. CRescent 4768

Soir : DO. 7919 - CR. 8646

LA PLOMBERIE NATIONALE Enrg.

RÉPARATIONS ET AMÉLIORATIONS

Service rapide — Jour et nuit

Adélarud Hudon & Fils, prop.

119 ouest, rue ST-VIATEUR

WILFRID CLERMONT

LIMITÉE

MARCHANDS
DE
FOURRURES EXCLUSIVES

1604, rue Saint-Denis Montréal
Téléphone : LANcaster 2331

Rodolphe Clermont
Maurice Clermont

La Banque Canadienne Nationale

est la banque du public aussi bien que la banque des hommes d'affaires.

Le gérant de succursale se tient à votre entière disposition, qu'il s'agisse de dépôts, d'emprunts personnels, de remises, de recouvrements ou de toute question d'ordre financier au sujet de laquelle vous désiriez le consulter.

Actif, plus de \$250,000,000

514 bureaux au Canada

60 succursales à Montréal



Tél. : HA. 5544 Phaneuf & Messier

J.-A. MESSIER, O.D.

OPTOMÉTRISTE

Examen de la vue
Ajustement des verres de contact

1767, rue St-Denis

Montréal

Chartré, Samson,
Beauvais, Gauthier & Cie

*Comptables agréés
Chartered Accountants*

MONTREAL QUEBEC ROUYN

R.-E. GOHIER, I.M.
G. DORAIS, I.C., A.G.

GOHIER & DORAIS

INGÉNIEURS CIVILS ET
ARPENTEUR-GÉOMÈTRE

10 est, Saint-Jacques
Tél. : PLateau 3014

STUDIO DE CULTURE PHYSIQUE

BAIN TURC - MASSAGE

Ces traitements remédieront à l'évolution physiologique normale qui commence à dessiner la vieillesse, ce que tout le monde redoute. Les moments qu'on doit y donner ne sont point du temps perdu. Venez nous voir, vous y trouverez des conseils salutaires.

Professeur
J.-E. SIMARD

3642, rue Henri-Julien
(voisin du carré St-Louis)
Tél. LA. 1563

ÉPARGNEZ DE 50% À 75%

en faisant
ressemeler
vos pneus.

AUCUN PERMIS
REQUIS



STADIUM TIRE

SERVICE

1871 DELORIMIER CH. 8966

ALF. TURCOTTE, Prop

VOUS SEUL

pouvez faire de votre demeure

UN FOYER

... mais nous pouvons vous aider en vous offrant un choix agréable, exclusif et profitable

à des conditions conformes à votre budget.

Le magasin à rayons qui a toujours grandi

MESSIER *Limitée*

1480-90 est, rue Mont-Royal — Montréal

Téléphone : FAlkirk 3541

POUR VOTRE PLUS GRANDE SATISFACTION, NOTRE DESSINATEUR EST À VOTRE DISPOSITION POUR MESURES ET AJUSTEMENTS.

VÊTEMENTS POUR DAMES ET MESSIEURS, SUR MESURES ET FINIS À LA MAIN.

Henri DeSerres — Marcel Gamache

De SERRES & GAMACHE

354, RUE STE-CATHERINE E., CH. 55

TÉL. : HARBOUR 8339 - MONTRÉAL

Les plus grands spécialistes de fourrures au détail du Canada depuis plus de soixante ans

CHAS DESJARDINS & CIE
LIMITÉE

FRANÇOIS DESJARDINS, Président et propriétaire

1770, rue Saint-Denis, Montréal

Téléphone : HARbour 8191

PAQUETTE

&

PAQUETTE

ASSURANCES GÉNÉRALES

276 OUEST, RUE ST-JACQUES — MA. 3261 *

GÉRARD-P. PAQUETTE — PIERRE PAQUETTE

Champagnette

Bunch mousseux

Pom-d'Or

Cidre doux Mousseux

Infruit Inc.

Montréal

Pour vos IMPRESSIONS, consultez

THÉRIEN FRÈRES

LIMITÉE

IMPRIMEURS - LITHOGRAPHES - GRAVEURS
PHOTOLITHO

494 OUEST, RUE LAGAUCHETIÈRE - MONTRÉAL
HArbour * 5288

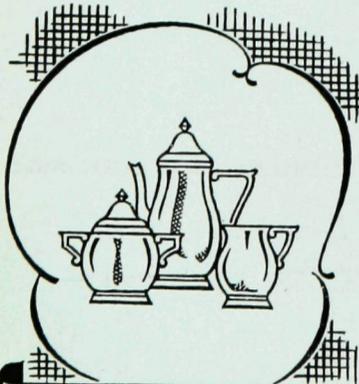
BERNARD BERNARD DENIS TREMBLAY

(CORPORATION GÉNÉRALE
de RECOUVREMENT et de CRÉDIT)

Licenciés en vertu de la Loi
des Agents de Recouvrement

RECOUVREMENTS ET ACHATS DE
COMPTES — GARANTIE DE \$5,000

10 ouest, rue St-Jacques Tél. : PL. 3011



D o r u r e A r g e n t u r e

Pour la réparation
de vos argenteries
consultez une mai-
son responsable.

32 années d'expérience.
Plaqueur durant 20 ans
pour la maison HENRY
BIRKS.

Appelez HA. 8775
967, St-Laurent
Montréal

J. Henri Achim

*Double
protection*

Assurer l'avenir de
votre famille, c'est
bien. Penser aussi
au vôtre, c'est mieux.
D'où la nécessité de
notre police à
double protection.
Elle vous fait rentier
à vie. Si vous mou-
rez, nous payons une
annuité aux survi-
vants. Quel est votre
âge? Nos renseigne-
ments sont gratuits.

CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE

41 ouest, rue Saint-Jacques
Montréal - HArbour 3291

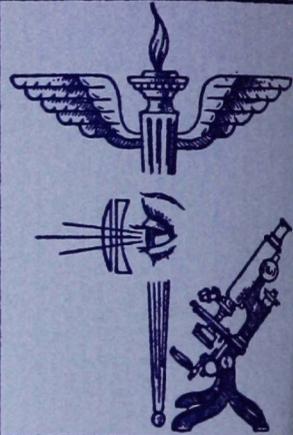
LABORATOIRE DE BIOLOGIE CLINIQUE ET D'ANALYSES

ANALYSES CHIMIQUES ET EXAMENS MICROSCOPIQUES DES URINES



PHARMACIE D'ORDONNANCES PARVIVANCES

PRESCRIPTIONS



VACCINS • SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES • INSULINES

"La Pharmacie Par Excellence"

HARBOUR 9185

RUE SAINT-DENIS, 3450

PAUL LIPPENS

B.A., B.D., B.Ph.M., Ba.O., O.D.

OPTOMETRISTE

EXAMEN DE LA VUE • EXERCICES MUSCULAIRES DES YEUX • VERRES CORRECTEURS

A Notre Bar de Parfums et Cosmétiques

UNE PERSONNE EXPERIMENTÉE VOUS RENSEIGNERA SUR LES PRODUITS

DOROTHY GRAY • RICHARD HUDNUT • COTY
PEGGY SAGE • DERNY • HELENA RUBINSTEIN
HARRIET HUBBARD AYER • LUCIEN LELONG
OGILVIE SISTERS • SCHIAPARELLI • BOURJOIS
GUERLAIN • ROGER & GALLET • LENTHERIC
TANGEE • MOLINARD • MAX FACTOR • PIVER
MIREILLE • YARDLEY • DU BARRY • CHANEL

TÉLÉPHONE
HARBOUR 9185

MONTREAL

ADRESSE
RUE ST-DENIS, 3450